

# Le Français en Hypokhâgne

L'année d'Hypokhâgne est une année de lectures.

## Des lectures littéraires, d'abord.

Ensemble, nous nous confronterons de nouveau aux grands genres de la littérature française : nous interrogerons leurs origines, leurs évolutions et leurs métamorphoses, jusqu'à notre époque contemporaine.

Ayez déjà à l'esprit que du temps devra être consacré quotidiennement à la lecture pour nourrir notre réflexion collective.

Nous aborderons les trois grands genres littéraires : le roman, le théâtre, la poésie. Pour chacune de ces études, une bibliographie indicative vous sera distribuée et, à chaque fois, une série de lectures obligatoires sera annoncée selon un calendrier établi suffisamment à l'avance pour que vous puissiez organiser votre travail.

La lecture, si elle doit rester évidemment et prioritairement un plaisir et une réjouissance, doit aussi constituer un travail actif : sélectionner des passages et des extraits, soulever des questions qui trouveront leurs réponses en cours, relire certains passages qui vous intéressent ou qui, tout simplement, vous plaisent.

**Nous commencerons l'année par l'étude du roman.** Voici la liste des lectures obligatoires ainsi que les éditions prescrites. Il est important que vous puissiez acquérir ces éditions, afin que tout le monde bénéficie du même support et que nous gagnions du temps. Voici également le calendrier associé pour la première partie de l'année :

### • Pour la rentrée de septembre :

- Chrétien de Troyes, *Le Conte du Graal ou Le Roman de Perceval*, édition « Le Livre de poche », collection « Lettres Gothiques » (ISBN : 9782253053699). Puisque les œuvres en ancien français sont traduites en français moderne, il est capital de posséder cette édition. Cette œuvre fera l'objet d'une interrogation écrite dès la rentrée. Pour préparer cette interrogation, **voici les pistes à suivre :**
  - *Quel est le parcours du chevalier ?*
  - *Quel portrait pouvez-vous en faire ?*
  - *Quelle place a-t-il parmi les autres chevaliers du récit ?*
  - *Perceval correspond-il à l'image que vous vous faisiez a priori du personnage ?*
- Madame de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, édition Garnier Flammarion (ISBN : 9782081487505). Une interrogation sera aussi rapidement programmée.
- Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, édition Garnier Flammarion (ISBN : 9782257006202).

### • Pour la rentrée de novembre :

- Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, édition Garnier Flammarion (ISBN : 9782080713063).
- Alain Robbe-Grillet, *La Jalousie*, Les Éditions de Minuit (ISBN : 9782707321879).

## Des lectures théoriques et critiques, aussi.

L'approche de la littérature française doit désormais, dans une perspective universitaire, se fonder sur un bagage critique et théorique qu'il nous faut construire. Des extraits vous seront distribués, mais **deux manuels doivent obligatoirement être acquis pour la rentrée**, car ils feront l'objet d'un usage immédiat dès le premier cours :

- J. Vassevière et N. Tournel : *Littérature. 150 textes théoriques et critiques. 4<sup>e</sup> édition.* (Armand Colin).
- O. Bertrand, P.L. Fort, N. Froloff, V. Houdart-Merot, D. Massonnaud, D. Zemmour : *Le Grévisse de l'étudiant – Littérature* (De Boeck Supérieur).

Il me reste à vous féliciter de votre parcours secondaire et de l'obtention de votre Baccalauréat. Passez un agréable été de lectures et de repos aussi.

Arnaud Dubois

PHILOSOPHIE (HK1) : lecture, introduction et plan de dissertation.

**Consignes :**

A/ LECTURE

Lire le *Gorgias* de Platon en édition G.F, présentation et traduction de Monique Canto-Sperber.

B/ INTRODUCTION ET PLAN DE DISSERTATION

Vous rédigerez l'introduction (problématisation) et le plan détaillé (trois parties, trois sous-parties) du sujet suivant :

« Les mains »

**Remarques importantes sur la présentation des travaux :**

Pour l'introduction, le travail ne doit pas excéder deux pages. Il sera obligatoirement rédigé à la main et rendu sur une copie (il faut laisser la première page vierge pour le correcteur). Il faut rendre le travail lors du premier cours de philosophie. Ce travail constitue la première évaluation notée de l'année.

Pour toute question : [olivier.delannoy@ndpaixlille.fr](mailto:olivier.delannoy@ndpaixlille.fr)

# Culture Antique

L'enseignement dispensé en culture antique fait partie du tronc commun obligatoire pour tous les étudiants d'hypokhâgne indifférenciée (HKI AL-LSH). L'objectif principal qui lui est assigné est que vous soit donnée une solide culture classique, prérequis indispensable à la poursuite d'études dans un très grand nombre de disciplines ressortissant au domaine des lettres (classiques ou modernes), des arts, des sciences humaines...

Le thème inscrit au programme pour les années 2024-2025 (hypokhâgne) et 2025-2026 (khâgne) est : amour et amitié.

## Lectures et travaux à faire avant la rentrée

Quelques jours après la rentrée, vous passerez une évaluation ; les questions porteront sur les textes suivants. Il sera tout à fait possible d'y obtenir un très bon résultat, pourvu que vous ayez acquis en amont quelques connaissances. Il vous faut donc pour la rentrée :

1. Si vous ne connaissez pas du tout l'une de ces dix œuvres : soit la lire, soit (si le temps vous manque) consulter une notice vous donnant quelques informations importantes (genre, sujet abordé, résumé...) et vous permettant de bien comprendre les extraits choisis
2. Lire tous les passages reproduits ci-dessous en traduction (vous devez vous intéresser dans le cadre de ce cours aux auteurs grecs et aux auteurs latins, même si vous n'étudiez pas les deux langues)
3. Répondre aux questions
4. Retenir l'essentiel des notes que vous aurez prises sur les œuvres, du contenu de tous les extraits proposés et de vos réponses.

## Littérature grecque

### I. Homère, *L'Iliade*, chant VI, vers 369-502

Hector au casque étincelant s'éloigne après avoir prononcé ces paroles et se rend à son palais ; il n'y trouve point Andromaque aux bras blancs : elle était allée avec son enfant et sa suivante aux beaux voiles pleurer et gémir au sommet du rempart. Hector ne rencontre donc pas chez elle son épouse sans reproche ; il s'arrête sur le seuil de la demeure, et, s'adressant aux captives, il leur dit : « Femmes, répondez-moi sincèrement : Andromaque aux bras blancs est-elle allée dans le palais d'une de mes sœurs aux beaux voiles ou chez l'épouse d'un de mes frères ? S'est-elle rendue au temple d'Athéna pour implorer, avec les autres Troyennes aux belles tresses, la terrible déesse ? »

La fidèle intendante du palais lui répond en ces termes : « Puisque vous me l'ordonnez, ô mon maître, je vous parlerai sincèrement. Andromaque n'est point dans la demeure d'une de vos sœurs aux beaux voiles, ni chez l'épouse d'un de vos frères, ni au temple d'Athéna où les autres Troyennes aux belles tresses apaisent, par leurs prières, la terrible déesse. Andromaque s'est rendue sur le grand rempart d'Illion, dès qu'elle a appris la détresse des Troyens et la victoire remportée par les Grecs. Soudain elle a couru vers nos remparts comme une femme égarée, et elle était suivie par la nourrice qui portait votre jeune enfant. »

Hector, après avoir entendu ces paroles, sort du palais ; il prend le même chemin qu'avait pris Andromaque, et traverse les superbes rues d'Illion. Bientôt il arrive aux portes Scées ; car ces portes conduisaient dans la plaine. En ce moment se présente à Hector sa noble épouse Andromaque, fille du magnanime Éétion, qui jadis résidait à Thèbes, dans la contrée d'Hypoplacie, au pied du mont Placion, ombragé de forêts, et qui régnait sur les peuples de la Cilicie : la fille d'Éétion fut unie au vaillant Hector à l'armure d'airain. Quand Andromaque se présente à son époux, une seule femme l'accompagne, portant sur son sein leur jeune fils : cet unique rejeton d'Hector était aussi beau que les astres qui brillent au ciel ; son père le nommait Scamandrios, mais tous les Troyens l'appelaient Astyanax, roi de la ville, parce qu'Hector seul protégeait la cité d'Illion. En apercevant son fils, le vaillant héros sourit en silence. Andromaque s'approche de son époux en versant des larmes ; elle lui prend la main et lui parle en ces termes :

« Pauvre fou, ton courage finira par te perdre ! Tu n'as donc pas pitié de ce jeune enfant, ni de moi, malheureuse femme, qui serai bientôt veuve ? Car les Achéens t'arracheront la vie en se précipitant sur toi ! Hector, si je devais te perdre, il vaudrait mieux pour moi que je descendisse dans les profondeurs de la terre ; car, lorsque tu auras cessé de vivre, rien ne pourra me consoler, et il ne me restera plus que la douleur ! J'ai perdu mon père et ma vénérable mère : - le divin Achille tua mon père et ravagea la populeuse ville des Ciliciens, Thèbes aux portes élevées ; Achille, retenu par une pieuse crainte, n'osa point dépouiller mon père de son armure ; il brûla son corps avec ses belles armes, et il lui éleva une tombe qu'entourèrent d'ormeaux les nymphes des montagnes, filles de Zeus qui tient l'égide. J'avais aussi sept frères ; mais ils descendirent le même jour dans les sombres demeures : ils

furent tous exterminés le divin Achille aux pieds agiles tandis qu'ils faisaient paître dans les campagnes leurs bœufs à la démarche torse et leurs blanches brebis.

Ma mère, qui régnait au pied du mont Placion ombragé de forêts, fut conduite par Achille sur ce rivage avec toutes ses richesses ; et le héros ne lui rendit la liberté qu'après avoir reçu d'elle une forte rançon. Mais lorsqu'elle fut rentrée dans le palais de son époux, elle périt, frappée par les flèches d'Artémis. Hector, tu es pour moi tout ensemble un père, une digne mère ; pour moi tu es un frère autant qu'un jeune époux ! Prends donc pitié de moi, et reste au sommet de ce rempart, si tu ne veux point rendre ton épouse veuve et ton enfant orphelin ! Place tes soldats sur la colline des Figuiers : c'est là que la ville est accessible à l'ennemi et que nos remparts peuvent être aisément franchis. Les plus braves des Achéens, les deux Ajax, l'illustre Idoménée, les Atrides et le vaillant fils de Tydée, ont déjà tenté trois fois d'escalader ces murs, soit par les conseils de quelques devins, soit qu'ils y aient été poussés par leur propre courage.»

Le grand Hector au casque étincelant lui répond aussitôt :

« Andromaque, je partage toutes tes craintes ; mais j'honore trop les défenseurs d'Illion et les Troyennes au long voile pour abandonner, comme un lâche, les combats meurtriers. Mon courage me défend de fuir devant nos ennemis. J'ai appris à être brave, à combattre aux premiers rangs des Troyens et à soutenir vaillamment la gloire de mon père et la mienne. Je le sens au fond de mon âme : un jour viendra où périront à la fois et la ville sacrée de Troie, et Priam, et le peuple de Priam à la bonne pique ! Mais ni les malheurs réservés aux Troyens et à Hécube elle-même, ni la mort du roi et de mes frères, qui, braves et nombreux, tomberont dans la poussière, domptés par des bras ennemis, ne m'affligent autant que cette affreuse pensée, qu'un jour un Grec à la cotte de bronze t'entraînera tout en pleurs dans sa patrie après t'avoir ravi la liberté ; peut-être alors que dans Argos tu tisseras la toile sous les ordres d'une femme étrangère, et que, contrainte par la dure nécessité, tu porteras malgré toi l'eau des fontaines de Messéide ou d'Hypérée ! Alors, en voyant couler tes larmes, on dira : "Voici l'épouse d'Hector, de ce vaillant héros qui l'emportait sur tous les Troyens lorsqu'ils combattaient autour des murailles d'Illion !" C'est ainsi qu'on parlera. Ces mots réveilleront ta douleur et te feront regretter de n'avoir plus ton époux près de toi pour briser les liens de la servitude ! Mais que des monceaux de terre couvrent mon corps inanimé avant que j'entende les cris et les gémissements de mon épouse réduite à l'esclavage ! »

L'illustre Hector, après avoir prononcé ces paroles, tend ses bras vers son fils ; mais à la vue de son père, l'enfant, effrayé par le vif éclat de l'airain et par la crinière qui flottait d'une manière menaçante sur le sommet du casque, se jette en criant sur le sein de sa nourrice. Le père et la mère se mettent à sourire. Aussitôt Hector ôte le casque brillant qui couvrait sa tête et le dépose à ses pieds ; puis il embrasse son fils chéri, le balance dans ses bras, et il implore en ces termes Zeus et les autres dieux :

« Zeus, et vous tous, dieux immortels, faites que mon enfant soit, ainsi que moi, illustre parmi les Troyens ! Rendez-le fort et courageux pour qu'il règne et commande dans Illion, afin qu'un jour chacun s'écrie en le voyant revenir du combat : "Il est encore plus brave que son père !" Faites qu'il paraisse chargé des dépouilles sanglantes de l'ennemi qu'il aura tué, pour que le cœur de sa mère en tressaille de joie ! »

Il dit, et remet son enfant dans les bras de son épouse chérie, qui le presse contre son sein avec un sourire mêlé de larmes. Le héros, vivement ému, la caresse de la main et lui adresse ces paroles :

« Pauvre folle, ne t'abandonne point à l'excès de ta douleur ! Nul ne pourra me faire descendre dans la tombe avant l'heure fatale : les mortels, qu'ils soient illustres ou obscurs, ne peuvent échapper à la destinée dès que leurs yeux se sont ouverts à la lumière. Andromaque, rentre dans ta demeure,

reprends tes travaux accoutumés, la toile et le fuseau, et ordonne à tes femmes de se mettre à l'ouvrage. Les soins de la guerre doivent nous occuper seuls, nous autres hommes, et moi plus encore que tous les guerriers qui sont nés dans Ilion. »

L'illustre Hector reprend son casque ombragé d'une épaisse crinière. Andromaque, son épouse chérie, s'achemine vers sa demeure, et souvent elle retourne la tête en versant d'abondantes larmes. Quand elle est entrée dans le palais du noble Hector, l'exterminateur des phalanges ennemies, elle y trouve ses suivantes et réveille dans leur cœur la tristesse et le deuil. Hector, vivant encore, est pleuré dans son palais ; car on n'espère plus qu'il reviendra du combat ni qu'il pourra échapper aux coups des vaillants Achéens.

**Qui sont Hector, Andromaque et Astyanax ? Où sont-ils et dans quel contexte ?**

**Hector, selon vous, aime-t-il Andromaque et Astyanax ? Pourquoi ne reste-t-il pas auprès d'eux ? À quel idéal souscrit-il (pour lui-même, mais aussi pour Astyanax) ?**

**Comment expliquez-vous le « sourire mêlé de larmes » d'Andromaque : quels sentiments éprouve-t-elle alors selon vous ? Les personnages d'Homère, bien qu'ils soient présentés comme des êtres d'une beauté ou d'une vaillance hors du commun, vous semblent-ils très différents de nous ?**

**Quel sera finalement le sort de ces trois personnages ? Ce sort est-il annoncé ici ? Vous paraît-il donc pertinent de parler, pour caractériser cet extrait, d'un registre tragique ?**

## **II. Euripide, *Hippolyte*, prologue**

Je suis Aphrodite, renommée entre les déesses, et souvent invoquée par les mortels : je règne dans les cieux, sur tous les êtres qui voient la clarté du soleil ou qui peuplent la mer jusqu'aux bornes atlantiques ; je favorise ceux qui respectent ma puissance, et je renverse les orgueilleux qui me bravent, car il est aussi dans la nature des dieux de se plaire aux hommages que leur rendent les hommes. Je montrerai bientôt la vérité de mes paroles. Le fils de Thésée, Hippolyte, né d'une Amazone, élève du chaste Pitthée, seul ici entre les citoyens de Trézène, m'appelle la plus malfaisante des divinités ; il dédaigne l'amour et fuit le mariage. La sœur de Phébus, Artémis, fille de Zeus, est l'objet de son culte, il la regarde comme la plus grande des déesses : accompagnant toujours la vierge divine à travers les vertes forêts, il détruit les animaux sauvages avec ses chiens agiles, et entretient un commerce plus élevé qu'il n'appartient à un mortel. Je n'envie point ces plaisirs ; eh ! que m'importe ? Mais les outrages d'Hippolyte envers moi, je les punirai aujourd'hui même. J'ai dès longtemps préparé ma vengeance, il m'en coûtera peu pour l'accomplir.

Un jour qu'il était sorti de la demeure de Pitthée, pour aller, sur la terre de Pandion, assister à la célébration des augustes mystères, la noble épouse de son père, Phèdre, le vit, et fut éprise d'un violent amour, que j'insinuai moi-même dans son cœur. Avant de venir ici à Trézène, elle éleva sur la roche même de Pallas, d'où l'on découvre ce pays, un temple magnifique à Aphrodite, pour consoler son cœur de l'absence de celui qu'elle aimait, et elle le consacra à la déesse, pour laisser aux siècles futurs un monument de son amour pour Hippolyte. Et depuis que Thésée a quitté la terre de Cécrops, souillée

du sang des Pallantides, pour venir en ces lieux, avec son épouse, passer l'année de son exil expiatoire, la malheureuse Phèdre gémit, et, frappée des traits de l'amour, elle dépérit en silence. Aucun de ses serviteurs ne connaît son mal. Mais il ne faut pas que cet amour reste ainsi stérile : j'instruirai Thésée de cette passion, elle sera dévoilée ; et celui qui me montre une âme ennemie périra par les imprécations de son père : car le dieu des mers, Poséidon, a promis à Thésée de ne laisser sans effet aucune de ses prières, trois fois répétée. Phèdre, malgré l'éclat qui l'environne, n'en doit pas moins périr : car je ne puis préférer son intérêt au plaisir de tirer vengeance de mes ennemis. Mais je vois le fils de Thésée qui s'avance, et qui se repose des fatigues de la chasse ; je vais sortir de ces lieux. Une suite nombreuse de serviteurs qui l'accompagne chante des hymnes en l'honneur de la déesse Artémis, car il ne sait pas que les portes de l'enfer s'ouvrent pour lui, et que ce jour est le dernier qu'il doit voir.

**Selon Aphrodite, en quoi Hippolyte fait-il preuve d'*hybris* à son égard ? En quoi l'Hippolyte de la *Phèdre* de Racine diffère-t-il de celui d'Euripide à ce sujet ?**

**Ce qu'annonce Aphrodite dès le prologue va-t-il se produire ? Le « suspense » est-il ce que recherche le spectateur d'une tragédie ? Selon la *Poétique* d'Aristote, quels effets la tragédie est-elle censée produire sur le spectateur ?**

**Quel auteur latin a écrit une tragédie sur le même sujet ?**

### III. Platon, *Le Banquet*, 189c-193d

« A la bonne heure, Éryximaque, dit Aristophane. Aussi bien je me propose de parler bien autrement que vous avez fait, Pausanias et toi. Il me semble que jusqu'ici les hommes n'ont nullement connu la puissance de l'Amour, car s'ils la connaissaient, ils lui élèveraient des temples et lui offriraient des sacrifices ; ce qui n'est point en pratique, quoique rien ne fut plus convenable, car c'est celui de tous les dieux qui répand le plus de bienfaits sur les hommes ; il est leur protecteur et leur médecin, et les guérit des maux qui s'opposent à la félicité du genre humain. Je vais essayer de vous faire connaître la puissance de l'Amour, et vous enseignerez aux autres ce que vous aurez appris de moi. Mais il faut commencer par dire quelle est la nature de l'homme et quels sont les changements qu'elle a subis.

La nature humaine était primitivement bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui. D'abord, il y avait trois sortes d'hommes, les deux sexes qui subsistent encore, et un troisième composé des deux premiers et qui les renfermait tous deux : il s'appelait androgyne ; il a été détruit, et la seule chose qui en reste, est le nom qui est en opprobre. Puis tous les hommes généralement étaient d'une figure ronde, avaient des épaules et des côtes attachées ensemble, quatre bras, quatre jambes, deux visages opposés l'un à l'autre et parfaitement semblables, sortant d'un seul cou et tenant à une seule tête, quatre oreilles, un double appareil des organes de la génération, et tout le reste dans la même proportion. Leur démarche était droite comme la nôtre, et ils n'avaient pas besoin de se tourner pour suivre tous les chemins qu'ils voulaient prendre ; quand ils voulaient aller plus vite, ils s'appuyaient de leurs huit membres, par un mouvement circulaire, comme ceux qui, les pieds en l'air, font la roue. La différence qui se trouve entre ces trois espèces d'hommes vient de la différence de leurs principes : le sexe masculin est produit par le soleil, le féminin par la terre, et celui qui est composé de deux, par la

lune, qui participe de la terre et du soleil. Ils tenaient de leurs principes leur figure et leur manière de se mouvoir, qui est sphérique. Leurs corps étaient robustes et leurs courages élevés, ce qui leur inspira l'audace de monter jusqu'au ciel et de combattre contre les dieux, ainsi qu'Homère l'écrit d'Éphialtès et d'Otos. Zeus examina avec les dieux ce qu'il y avait à faire dans cette circonstance. La chose n'était pas sans difficulté : les dieux ne voulaient pas les détruire comme ils l'avaient fait pour les géants en les foudroyant, car alors le culte que les hommes leur rendaient et les temples qu'ils leur élevaient auraient aussi disparu et, d'un autre côté, une telle insolence ne pouvait être tolérée. Enfin, après bien des embarras, il vint une idée à Zeus : "Je crois avoir trouvé, dit-il, un moyen de conserver les hommes et de les rendre plus retenus ; c'est de diminuer leurs forces : je les séparerai en deux ; par là ils deviendront faibles, et nous aurons encore un autre avantage, qui sera d'augmenter le nombre de ceux qui nous servent ; ils marcheront droits, soutenus de deux jambes seulement ; et, si après cette punition leur audace subsiste, je les séparerai de nouveau, et ils seront réduits à marcher sur un seul pied, comme ceux qui dansent sur les outres à la fête de Dionysos." Après cette déclaration, le dieu fit la séparation qu'il venait de résoudre, et il la fit de la manière que l'on coupe les œufs lorsqu'on veut les saler, ou qu'avec un cheveu on les divise en deux parties égales. Il commanda ensuite à Apollon de guérir les plaies, et de placer le visage des hommes du côté que la séparation avait été faite, afin que la vue de ce châtiment les rendît plus modestes. Apollon obéit, mit le visage du côté indiqué, et, ramassant les peaux coupées sur ce qu'on appelle aujourd'hui le ventre, il les réunit toutes à la manière d'une bourse que l'on ferme, n'y laissant qu'une ouverture qu'on appelle le nombril. Quant aux autres plis en très-grand nombre, il les polit et façonna la poitrine avec un instrument semblable à celui dont se servent les cordonniers pour polir les souliers sur la forme, et laissa seulement quelques plis sur le ventre et le nombril, comme des souvenirs de l'ancien état. Cette division étant faite, chaque moitié cherchait à rencontrer celle qui lui appartenait, et s'étant trouvées toutes les deux, elles se joignaient avec une telle ardeur dans le désir de rentrer dans leur ancienne unité, qu'elles périssaient dans cet embrassement de faim et d'inaction, ne voulant rien faire l'une sans l'autre. Quand l'une des deux périssait, celle qui restait en cherchait une autre, à laquelle elle s'unissait de nouveau, soit qu'elle fut la moitié d'une femme entière, ce qu'aujourd'hui nous autres nous appelons une femme, soit que ce fût une moitié d'homme, et ainsi la race allait s'éteignant. Zeus, touché de ce malheur, imagine un autre expédient. Il change de place les instruments de la génération et les met par-devant. Auparavant ils étaient par-derrrière, et on concevait, et l'on répandait la semence, non l'un dans l'autre, mais à terre, comme les cigales. Il les mit donc par-devant, et de cette manière la conception se fit par la conjonction du mâle et de la femelle. Il en résulta que, si l'homme s'unissait à la femme, il engendrait et perpétuait l'espèce, et que, si le mâle s'unissait au mâle, la satiété les séparait bientôt et les renvoyait aux travaux et à tous les soins de la vie. Voilà comment l'amour est si naturel à l'homme ; l'amour nous ramène à notre nature primitive et, de deux êtres n'en faisant qu'un, rétablit en quelque sorte la nature humaine dans son ancienne perfection. Chacun de nous n'est donc qu'une moitié d'homme, moitié qui a été séparée de son tout, de la même manière que l'on sépare une sole. Ces moitiés cherchent toujours leurs moitiés. Les hommes qui sortent de ce composé des deux sexes, nommé androgyne, aiment les femmes, et la plus grande partie des adultères appartient à cette espèce, comme aussi les femmes qui aiment les hommes. Mais pour les femmes qui sortent d'un seul sexe, le sexe féminin, elles ne font pas grande attention aux hommes, et sont plus portées pour les femmes ; c'est à cette espèce qu'appartiennent les tribades. Les hommes qui sortent du sexe masculin recherchent le sexe masculin. Tant qu'ils sont jeunes, comme portion du sexe masculin, ils aiment les hommes, ils se plaisent à coucher avec eux et à être dans leurs bras ; ils sont les premiers parmi les jeunes gens, leur caractère étant le plus mâle ; et c'est bien à tort qu'on leur reproche de manquer de pudeur, car ce n'est pas faute de pudeur qu'ils se conduisent ainsi, c'est par grandeur d'âme, par générosité de nature et virilité qu'ils recherchent leurs semblables ; la preuve en est qu'avec le temps ils se montrent plus propres que les autres à servir la chose publique. Dans l'âge mûr ils aiment à leur tour les jeunes gens : ils n'ont



aucun goût pour se marier et avoir des enfants et ne le font que pour satisfaire à la loi ; ils préfèrent le célibat avec leurs amis. Ainsi, aimant ou aimé, le but d'un pareil homme est de s'approcher de ce qui lui ressemble. Arrive-t-il à celui qui aime les jeunes gens ou à tout autre de rencontrer sa moitié ? la tendresse, la sympathie, l'amour les saisit d'une manière merveilleuse : ils ne veulent plus se séparer, fut-ce pour le plus court moment. Et ces mêmes êtres qui passent leur vie ensemble, ils ne sont pas en état de dire ce qu'ils veulent l'un de l'autre, car il ne paraît pas que le plaisir des sens soit ce qui leur fait trouver tant de bonheur à être ensemble ; il est clair que leur âme veut quelque autre chose qu'elle ne peut dire, qu'elle devine et qu'elle exprime énigmatiquement par ses transports prophétiques. Et si, quand ils sont dans les bras l'un de l'autre, Héphaïstos, leur apparaissant avec les instruments de son art, leur disait : "Qu'est-ce que vous demandez réciproquement ?" et que, les voyant hésiter, il continuât à les interroger ainsi : "Ce que vous voulez, n'est-ce pas d'être tellement unis ensemble que ni jour ni nuit vous ne soyez jamais l'un sans l'autre ? Si c'est là ce que vous désirez, je vais vous fondre, et vous mêler de telle façon, que vous ne serez plus deux personnes, mais une seule et que, tant que vous vivrez, vous vivrez d'une vie unique, et que, quand vous serez morts, là aussi dans le séjour des ombres, vous ne serez pas deux, mais un seul. Voyez donc encore une fois si c'est là ce que vous voulez et si, ce désir rempli, vous serez parfaitement heureux." Oui, si Héphaïstos leur tenait ce discours, nous sommes convaincus qu'aucun d'eux ne refuserait et que chacun conviendrait qu'il vient réellement d'entendre développer ce qui était de tout temps au fond de son âme : le désir d'un mélange si parfait avec la personne aimée qu'on ne soit plus qu'un avec elle. La cause en est que notre nature primitive était une, et que nous étions autrefois un tout parfait ; le désir et la poursuite de cette unité s'appelle amour. Primitivement, comme je l'ai déjà dit, nous étions un, mais en punition de notre injustice nous avons été séparés par Zeus, comme les Arcadiens par les Lacédémoniens. Nous devons donc prendre garde à ne commettre aucune faute contre les dieux, de peur d'être exposés à une seconde division, et de devenir comme ces figures représentées de profil au bas des colonnes, n'ayant qu'une moitié de visage, et semblables à des dés séparés en deux. Exhortons-nous réciproquement à honorer les dieux, afin d'éviter un nouveau châtiment, et de revenir à l'unité sous les auspices et la conduite de l'Amour ; que personne ne se mette en guerre avec l'Amour, et c'est se mettre en guerre avec lui que de se révolter contre les dieux : rendons-nous l'Amour favorable, et il nous fera trouver cette partie de nous-mêmes nécessaire à notre bonheur, et qui n'est accordée aujourd'hui qu'à un petit nombre de privilégiés. Qu'Éryximaque ne s'avise pas de critiquer ces dernières paroles, comme si elles regardaient Pausanias et Agathon ; car peut-être sont-ils de ce petit nombre et appartiennent-ils l'un et l'autre à la nature mâle et généreuse. Quoi qu'il en soit, je suis certain que nous serons tous heureux, hommes et femmes, si l'amour donne à chacun de nous sa véritable moitié et le ramène à l'unité primitive. Cette unité étant l'état le meilleur, on ne peut nier que l'état qui en approche le plus ne soit aussi le meilleur en ce monde, et cet état, c'est la rencontre et la possession d'un être selon son cœur. Si donc le dieu qui nous procure ce bonheur a droit à nos louanges, louons l'Amour, qui non-seulement nous sert en cette vie, en nous faisant rencontrer ce qui nous convient, mais qui nous offre aussi les plus grands motifs d'espérer qu'après cette vie, si nous sommes fidèles aux dieux, il nous rétablira dans notre première nature, et, venant au secours de notre faiblesse, nous donnera un bonheur sans mélange. Voilà, Éryximaque, mon discours sur l'amour ; il est différent du tien, mais, je t'en conjure encore une fois, ne t'en moque point, afin que nous puissions entendre les autres, ou plutôt les deux autres. »

Qui est Aristophane ? Son discours vous paraît-il crédible ? Quels sont les éléments qui vous paraissent comiques ?

Quel est le thème principal du *Banquet* de Platon ? Comment expliqueriez-vous ce titre ?

#### IV. Saint Paul, *Première lettre aux Corinthiens*, XIII, 1-13

01 J'aurais beau parler toutes les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, s'il me manque l'amour, je ne suis qu'un cuivre qui résonne, une cymbale retentissante.

02 J'aurais beau être prophète, avoir toute la science des mystères et toute la connaissance de Dieu, j'aurais beau avoir toute la foi jusqu'à transporter les montagnes, s'il me manque l'amour, je ne suis rien.

03 J'aurais beau distribuer toute ma fortune aux affamés, j'aurais beau me faire brûler vif, s'il me manque l'amour, cela ne me sert à rien.

04 L'amour prend patience ; l'amour rend service ; l'amour ne jalouse pas ; il ne se vante pas, ne se gonfle pas d'orgueil ;

05 il ne fait rien d'inconvenant ; il ne cherche pas son intérêt ; il ne s'empporte pas ; il n'entretient pas de rancune ;

06 il ne se réjouit pas de ce qui est injuste, mais il trouve sa joie dans ce qui est vrai ;

07 il supporte tout, il fait confiance en tout, il espère tout, il endure tout.

08 L'amour ne passera jamais. Les prophéties seront dépassées, le don des langues cessera, la connaissance actuelle sera dépassée.

09 En effet, notre connaissance est partielle, nos prophéties sont partielles.

10 Quand viendra l'achèvement, ce qui est partiel sera dépassé.

11 Quand j'étais petit enfant, je parlais comme un enfant, je pensais comme un enfant, je raisonnais comme un enfant. Maintenant que je suis un homme, j'ai dépassé ce qui était propre à l'enfant.

12 Nous voyons actuellement de manière confuse, comme dans un miroir ; ce jour-là, nous verrons face à face. Actuellement, ma connaissance est partielle ; ce jour-là, je connaîtrai parfaitement, comme j'ai été connu.

13 Ce qui demeure aujourd'hui, c'est la foi, l'espérance et la charité ; mais la plus grande des trois, c'est la charité.

D'où cette lettre est-elle tirée ? Qui est saint Paul ? Qui sont les destinataires de la lettre ?

Des trois vertus théologiques, quelle est celle qui est supérieure aux deux autres selon saint Paul ? Pourquoi ? (La foi et l'espérance seront-elles encore nécessaires, possibles même, lorsque l'âme sera en présence de Dieu ? Qu'est-ce qui subsistera alors uniquement ?)

Pourquoi *erôs* (l'amour charnel, le désir) et *philia* (l'amitié) sont-ils moralement inférieurs à cette forme d'amour qu'on appelle *agapè* ?

V. Longus, *Daphnis et Chloé*, I, 9-X, 1

Or était-il lors environ le commencement du printemps, que toutes fleurs sont en vigueur, celles des bois, celles des prés, et celles des montagnes. Aussi jà commençait à s'ouïr par les champs bourdonnement d'abeilles, gazouillement d'oiseaux, bêlement d'agneaux nouveaux nés. Les troupeaux bondissaient sur les collines, les mouches à miel murmuraient par les prairies, les oiseaux faisaient résonner les buissons de leur chant. Toutes choses adonc faisant bien leur devoir de s'égayer à la saison nouvelle, eux aussi tendres, jeunes d'âge, se mirent à imiter ce qu'ils entendaient et voyaient. Car entendant chanter les oiseaux, ils chantaient ; voyant bondir les agneaux, ils sautaient à l'envi ; et, comme les abeilles, allaient cueillant des fleurs, dont ils jetaient les unes dans leur sein, et des autres arrangeaient des chapelets pour les Nymphes ; et toujours se tenaient ensemble, toute besogne faisaient en commun, paissant leurs troupeaux l'un près de l'autre. Souventes fois Daphnis allait faire revenir les brebis de Chloé, qui s'étaient un peu loin écartées du troupeau ; souvent Chloé retenait les chèvres trop hardies voulant monter au plus haut des rochers droits et coupés ; quelquefois l'un tout seul gardait les deux troupeaux, pendant le temps que l'autre vaquait à quelque jeu. Leurs jeux étaient jeux de bergers et d'enfants. Elle, s'en allant dès le matin cueillir quelque part du menu jonc, en faisait une cage à cigale, et cependant ne se souciait aucunement de son troupeau ; lui d'autre côté ayant coupé des roseaux, en pertuisait les jointures, puis les collait ensemble avec de la cire molle, et s'apprenait à en jouer bien souvent jusques à la nuit. Quelquefois ils partageaient ensemble leur lait ou leur vin, et de tous vivres qu'ils avaient portés du logis se faisaient part l'un à l'autre. Bref, on eût plutôt vu les brebis dispersées paissant chacune à part, que l'un de l'autre séparés, Daphnis et Chloé.

Pourquoi cette œuvre peut-elle être qualifiée, certes au prix d'un anachronisme, de « roman pastoral » ? Qu'en est-il de la forme mise en œuvre, du thème principal, du cadre dans lequel sont placés les personnages ? Qualifieriez-vous ce cadre de bucolique ?

Quel vous semble être le rapport ici entre la nature et les personnages, entre le printemps et la naissance du sentiment amoureux ?

## Littérature latine

### VI. Plaute, *le Marchand*, acte I, scènes 1-2

#### ACTE I, 1

CHARINUSUS, *seul*.

Mon intention est de faire aujourd'hui deux choses à la fois, de vous dire le sujet de la pièce et mes amours. Je n'imiterai pas ceux que j'ai vus, dans les comédies, entraînés par la violence de l'amour, raconter leurs infortunes à la nuit, au jour, au soleil, à la lune qui, je crois, par Pollux ! ne s'inquiètent guère des humaines doléances, de nos vœux, de nos craintes. C'est à vous que je ferai le récit de mes douleurs.

Cette comédie, en grec, s'intitule *Emporos* ; elle est de Philémon : mise en latin, c'est *le Marchand*, de Plaute.

Mon père, qui habite ici, m'envoya exercer le commerce à Rhodes ; il y a deux ans que je quittai la maison. Là-bas, je devins éperdument amoureux d'une jeune beauté ; mais, pour vous apprendre comment la chose arriva, il faut que vos oreilles aient le loisir de m'entendre, et que vos esprits soient disposés à une bienveillante attention. Et voici que, par Hercule, je m'écarte, des règles posées par nos ancêtres ; au lieu de commencer par vous demander votre agrément, j'ai fait l'annonce tout d'abord. C'est l'amour ; il est sujet à tant de défauts : préoccupation, malaise d'esprit, recherche d'élégance ! Pour celle-ci, ce n'est pas seulement aux amoureux qu'elle fait tort ; mais tous ceux qu'elle a séduits sont des hommes perdus, sans ressource. Non, par Pollux, ce ne fut jamais sans grand dommage qu'on poussa au-delà de ses moyens le goût de l'élégance. Mais l'amour traîne encore avec lui un cortège dont je n'ai pas parlé : les insomnies, les chagrins, les égarements, les frayeurs, la fuite, l'ineptie avec la sottise, l'inconséquence, l'irréflexion, les excès les plus extravagants, la licence, les désirs effrénés, le malin vouloir. A l'amour s'attachent encore la cupidité, la paresse, le mépris du devoir, l'Injure, la misère, le déshonneur, la dissipation, le trop parler, le parler trop peu. En effet, que de discours oiseux, inutiles, les amants tiennent mal à propos, tandis que, en revanche, pas un ne sait trouver dans l'occasion ce qu'il faut dire, ni comment il faut dire. Ainsi, ne vous fâchez pas de mon trop parler, car Vénus m'en affligea en même temps que du mal d'amour. Mais revenons au fait : je veux achever l'explication commencée.

Le progrès des années venait de me séparer des adolescents, et d'éloigner mon esprit des amusements de l'enfance, lorsque je me pris de passion ici pour une courtisane ; aussitôt le bien de mon père émigra chez elle secrètement. Un entremetteur sans pitié, le maître de la belle, me tenait l'épée sur la gorge pour m'arracher tout ce qu'il pouvait. Là-dessus, mon père de me gourmander jour et nuit, de me remontrer les tours perfides, les friponneries des marchands de femmes, en se plaignant de ce que je le ruinais pour les enrichir. C'étaient des cris, des emportements ! D'autres fois il grommelait tout bas contre moi, et, avec un signe de tête expressif, il me reniait pour son fils. Il allait proclamant, recommandant par toute la ville qu'on ne s'avisât pas de me rien donner quand je chercherais à emprunter, que l'amour entraînait les jeunes gens dans de folles dépenses, que j'étais un dévergondé,

un libertin, un mauvais sujet, occupé seulement à le dépouiller, à détruire sa maison, que c'était une conduite détestable, que tout le bien qu'il avait pu acquérir à la sueur de son front s'en allait, se perdait par mes fredaines, qu'il y avait trop longtemps qu'il nourrissait en moi son déshonneur, que si je n'en rougissais pas à la fin, je ferais mieux de ne pas vouloir vivre plus longtemps ; que lui, au sortir de l'adolescence, ne s'était pas livré, comme moi, à l'amour, à la parure, à la fainéantise, qu'il n'en aurait pas eu, d'ailleurs, la faculté, que son père l'avait tenu sévèrement dans le devoir, l'exerçant aux longs et rudes travaux dans la saleté des champs, qu'il n'avait la coutume de venir à la ville qu'une seule fois tous les cinq ans au plus, et qu'il n'avait pas plutôt vu le peplum sacré, que son père le renvoyait à son séjour rustique, où il devançait à l'ouvrage tous les gens de la maison. « C'est pour toi que tu laboures, lui disait son père, c'est pour toi que tu herses, pour toi que tu sèmes, pour toi aussi que tu moissonnes ; à toi, en définitive, reviendra le plaisir, fruit de ce labeur. » Enfin, après que son père eut cessé de vivre, il avait vendu ses terres pour acheter un navire de trois cents mesures, qu'il avait couvert de marchandises, n'ayant point cessé qu'il n'eût acquis le bien qu'il possédait maintenant. « Tu ferais de même, ajoutait-il, si tu faisais ce que tu dois. » Me voyant en butte à la colère paternelle, je me reproche de causer les ennuis de celui dont j'aurais dû faire le bonheur. L'esprit troublé par les remords et par l'amour, je fais un effort sur moi-même, et je déclare à mon père que je suis prêt à partir, s'il veut, en expédition commerciale, que je renonce à ma passion, pour lui obéir. Il me remercie, loue mes bons sentiments, mais il n'en presse pas moins l'accomplissement de mes promesses. Il construit un grand vaisseau léger, achète des marchandises. Le vaisseau équipé, il fait le chargement, et, de plus, me met dans la main un talent bien compté. Il me donne, pour m'accompagner, un esclave qui avait été mon gouverneur dès ma plus tendre enfance, et qu'il charge de veiller sur moi. Les préparatifs achevés, nous mettons à la voile. Nous arrivons à Rhodes ; toute ma cargaison y est vendue aussi avantageusement que je pouvais le souhaiter : j'en tire un très gros bénéfice au-dessus de la somme que je devais à mon père, et je me fais un riche pécule. Mais, dans une de mes promenades sur le port, un hôte de la famille me reconnaît, et m'invite à dîner. Je me rends à l'invitation ; on se met à table, le festin est magnifique, et assaisonné d'une vive gaieté. La nuit venue, chacun va chercher son lit ; alors une jeune fille s'offre à moi, aucune autre ne peut être plus belle : mon hôte me la donnait pour cette nuit. Jugez vous-mêmes combien elle me plut, puisque le lendemain, je vais prier mon hôte de me la vendre, en l'assurant que ma reconnaissance et mon dévouement lui seront tout acquis par un tel service. Faut-il en dire davantage ? Je l'achetai et je viens de l'amener ici. Je ne veux pas que mon père le sache, aussi l'ai-je laissée à bord sous la garde de mon esclave. Mais c'est mon esclave lui-même que je vois accourir du port. Pourquoi ? Je lui avais défendu de quitter le bateau. Je redoute quelque chose.

## II, 1 ACANTHION, CHARINUS

ACANTHION (*Sans voir CHARINUS*)

Mets-y toute ta force et toute ta puissance, il s'agit de sauver ton jeune maître. Allons, Acanthion, ne va pas te laisser prendre à la lassitude, ou gagner par la paresse. Rien qu'à soupirer j'ai mal (c'est à peine si j'ai encore le souffle, par Hercule !) Quiconque te barre le chemin, écarte-le sans ménagement, pousse-le, jette-le à travers la rue. Quelle mauvaise habitude on a ici ! Qu'un homme coure parce qu'il est pressé, on ne daigne pas se déranger pour lui. Il faut ainsi faire trois choses à la fois, quand on ne s'en proposerait qu'une : courir, jouer des coudes, se disputer en chemin.

CHARINUS (*à part*)

Qu'a-t-il, pour se tant mettre en peine de courir librement ? Je suis inquiet de savoir quel souci l'occupe, ou quelle nouvelle il apporte.

ACANTHION

Je perds mon temps ici. Plus je m'arrête, plus le péril devient imminent.

CHARINUS (*à part*)

C'est je ne sais quelle nouvelle fâcheuse.

ACANTHION

Mes genoux se refusent à la course. Je me meurs ! Ma rate se révolte, et force l'entrée de mes poumons. Je suis mort ! Je ne peux pas régler ma respiration ; je serais un mauvais joueur de flûte.

CHARINUS (*à part*)

Par Pollux, prends le bas de ta tunique pour essuyer ta sueur.

ACANTHION

Non, par Pollux, il n'y a pas de bain qui puisse me refaire de cette fatigue. Mais où est Charinus ? Chez nous, ou en ville ?

CHARINUS (*à part*)

Je ne devine pas ce qu'il peut y avoir : il faut que je sache si j'ai raison de craindre.

ACANTHION

Eh bien ! je reste planté là ? Je n'ai pas encore fait voler en éclats cette porte ? Holà ! quelqu'un, qu'on ouvre ! Où est mon maître Charinus ? Est-il dans la maison ou en ville ? Daignera-t-on bien venir m'ouvrir ?

CHARINUS

Me voici, je suis celui que tu cherches.

ACANTHION (*sans faire attention à Charinus*)

Nulle part le service n'est aussi mal fait.

CHARINUS

Qu'est-ce donc qui t'agite ? Quel accident ?

ACANTHION

Un terrible pour toi, mon maître, comme pour moi.

CHARINUS

Qu'y a-t-il ?

ACANTHION

Nous sommes perdus.

CHARINUS

Garde cet exorde pour nos ennemis.

ACANTHION

C'est à toi justement que le sort l'a rendu applicable.

CHARINUS

Explique-moi l'affaire, toute l'affaire.

ACANTHION

Doucement, que je me remette un peu. Pour te servir, je me suis rompu les veines des poumons, et voilà que je me suis mis à cracher le sang.

CHARINUS (*avec impatience*)

Avale de la résine d'Égypte avec du miel, cela te guérira.

ACANTHION (*plus brusquement que son maître*)

Et toi, par Pollux, tu n'as qu'à boire de la poix bouillante, et tes maux s'en iront.

CHARINUS

Je ne connais pas d'homme plus irascible que toi.

ACANTHION

Et moi, je ne connais personne qui ait langue plus méchante que toi.

CHARINUS

Si je te donne un conseil pour ta santé ?

ACANTHION

Foin de tes remèdes, qui me seraient un supplice !

CHARINUS

Dis-moi s'il y a au monde un bien dont on puisse jouir sans mélange de mal, ou dont la jouissance ne coûte pas quelque peine ?

ACANTHION

Je ne sais rien de ces choses : je n'ai pas appris à philosopher, je ne m'en mêle point. Quand le bien arrive en compagnie du mal, je ne m'en soucie guère.

CHARINUS

Donne-moi la main, donne, Acanthion.

ACANTHION (*d'un air de protecteur*)

Bon, on te la donnera ; tiens.

CHARINUS

Veux-tu être un bon serviteur, ou ne veux-tu pas ?

ACANTHION

Tu peux t'en assurer par expérience, quand je viens de me crever à courir à cause de toi, pour te faire savoir sans retard ce que je savais.

CHARINUS

Je ferai de toi un affranchi avant peu de mois.

ACANTHION

Tu veux m'enjôler.

CHARINUS

Moi, chercherais-je à t'abuser par un mensonge ? Eh ! avant que j'aie ouvert la bouche, tu sais si je veux mentir.

ACANTHION

Ah ! que ton verbiage augmente ma fatigue, par Hercule ! tu me fais mourir !

CHARINUS

Voilà comme tu es un bon serviteur !

ACANTHION

Que veux-tu que je fasse ?

CHARINUS

Ce que je veux que tu fasses ? Ce que je désire.

ACANTHION

Eh bien donc, que désires-tu ?

CHARINUS

Je vais te le dire.

ACANTHION (*d'un air d'impatience*)

Dis.

CHARINUS

Parlons doucement.

ACANTHION

Tu crains de tirer de leur sommeil les spectateurs qui dorment ?

CHARINUS

Malheur à toi !

ACANTHION

Ça, c'est précisément le message que je t'apporte du port.



CHARINUS

Que m'apportes-tu ? dis.

ACANTHION

Un coup dur, l'effroi, l'angoisse, les chagrins, les querelles, la détresse.

CHARINUS

C'en est fait de moi ! Tu m'apportes là un trésor de désolation. Je suis mort.

ACANTHION

Non, tu es...

CHARINUS

Je devine : tu veux dire misérable.

ACANTHION

Je l'ai dit sans le dire.

CHARINUS

Quel est donc ce malheur ?

ACANTHION

Ne me le demande pas ; c'est la plus grande infortune.

CHARINUS

Je t'en conjure, délivre-moi ; c'est me tenir trop longtemps suspendu.

ACANTHION

Doucement ; j'ai plusieurs questions à te faire avant que tu en viennes aux coups.

CHARINUS

Par Hercule, tu en auras, si tu ne parles à l'instant même, ou si tu ne fuis de ma présence.

ACANTHION

Voyez, je vous prie, comme il est patelin ! Il n'y a personne, quand il s'y met, qui sache mieux enjôler.

CHARINUS

Je t'en prie, je t'en conjure, par Hercule, ne tarde pas à m'instruire de ce qui se passe ; car il me faut, à ce que je vois, prendre le ton suppliant avec mon esclave.

ACANTHION

Avec moi ! quelle indignité, n'est-ce pas ?

CHARINUS

Non, c'est une justice.

ACANTHION

Je le pense bien.

CHARINUS

Je t'en prie, est-ce que mon bateau a péri ?

ACANTHION

Il n'est rien arrivé au bateau ; sois sans crainte.

CHARINUS

Quoi alors ? L'équipement ?

ACANTHION

Il n'a point souffert, il est en bon état.

CHARINUS

Explique-moi donc ce que c'est, pourquoi tu courais par les rues en me cherchant tout à l'heure.

ACANTHION

Tu me coupes la parole dans la bouche.

CHARINUS

Je me tais.

ACANTHION

Tais-toi. Je crois que, si je t'apportais une bonne nouvelle, tu me tourmenterais bien, puisqu'à présent que tu en as une mauvaise à entendre, tu me presses tant de parler.

CHARINUS

Je te supplie, par Hercule, de me faire connaître cette mauvaise nouvelle.

ACANTHION

Je vais te l'apprendre, puisque tu m'en pries. Ton père...

CHARINUS

Eh bien ! mon père ?

ACANTHION

Ta maîtresse...

CHARINUS

Quoi ? ma maîtresse ?

ACANTHION

Il l'a vue.

CHARINUS

Il l'a vue ? O malheur à moi ! Réponds à toutes mes questions.

ACANTHION

Tu n'as qu'à m'interroger.

CHARINUS

Comment a-t-il pu la voir ?

ACANTHION

Avec ses yeux.

CHARINUS (*impatienté*)

De quelle manière ?

ACANTHION

En les ouvrant.

CHARINUS

Va-t'en, pendard ; tu plaisantes, quand il y va de ma vie !

ACANTHION

Et comment, diantre, est-ce que je plaisante, quand je réponds à tes questions ?

CHARINUS

Est-il bien vrai qu'il l'ait vue ?

ACANTHION

Aussi vrai par Hercule ! que nous nous voyons, toi et moi.

CHARINUS

Où l'a-t-il vue ?

ACANTHION

Dans le bateau, où il est entré ; il s'est approché d'elle, et lui a parlé.

CHARINUS

Ah ! mon père, tu m'assassines. (*A Acanthion.*) Et toi, toi, pourquoi n'as-tu pas su l'empêcher de la voir, maraud ? Pourquoi, scélérat, ne la cachais-tu pas, pour la dérober aux regards de mon père ?

ACANTHION

Parce que nous étions affairés, tout à notre affaire ; nous nous occupions de plier et de ranger les agrès. Pendant ce temps-là, ton père arriva dans une barque minuscule et, avant qu'aucun de nous l'eût aperçu, il était dans le navire.

CHARINUS

C'est en vain que j'ai échappé aux fureurs de la mer et de ses tempêtes. J'espérais me mettre en sûreté en atterrissant, mais je me vois jeté contre l'écueil par les vagues furieuses. Continue ; que s'est-il passé?

ACANTHION

Quand il aperçut la belle, il lui demanda à qui elle appartenait.

CHARINUS

Qu'a-t-elle répondu ?

ACANTHION

Soudain je me jette à la traverse, et, prévenant la réponse, je dis que c'est une esclave que tu as achetée pour ta mère.

CHARINUS

A-t-il paru te croire ?

ACANTHION

Peux-tu le demander ? Mais, le scélérat, il s'est mis à la lutiner.

CHARINUS

Elle ? Je t'en prie...

ACANTHION

Il est étonnant qu'il ne m'ait pas lutiné, moi, n'est-ce pas ?

CHARINUS

Par Pollux, mon pauvre cœur se fond goutte à goutte, comme du sel qu'on jetterait dans l'eau. Je suis un homme perdu !

ACANTHION

Tiens, voilà ce que tu pouvais dire de plus véritable ; nous sommes en pleine folie.

CHARINUS

Que faire ? Mon père, je le crois bien, ne me croira pas, si je lui dis qu'elle est destinée à ma mère ; et puis, ce serait une méchante action, me semble-t-il, de faire un mensonge à mon père. D'ailleurs il ne croira pas, non, il n'est pas croyable que j'aie acheté une fille si belle pour être servante de ma mère.

ACANTHION

Tais-toi donc, archi-sot. Il te croira, par Hercule ! Il m'a bien cru déjà, moi.

CHARINUS

Je tremble, malheureux que je suis, qu'il ne vienne à soupçonner la vérité. Je veux te demander une chose ; réponds-moi, je te prie.

ACANTHION

Que veux-tu savoir ?

CHARINUS

T'a-t-il semblé se douter qu'elle fût ma maîtresse?

ACANTHION

Pas du tout ; au contraire, il croyait tout ce que je lui disais.

CHARINUS (*d'un air d'incrédulité*)

Oui, à ce qu'il t'a semblé.

ACANTHION

Non, il me croyait vraiment.

CHARINUS

Malheur à moi, infortuné ! Je n'existe plus. Mais pourquoi me consumer ici en lamentations ? Je devrais courir à mon vaisseau. Suis-moi. (*Il va pour sortir.*)

ACANTHION (*l'arrêtant*)

Si tu prends ce chemin, tu vas tout droit à la rencontre de ton père ; et quand il te verra tout troublé, interdit, il te retiendra, il te pressera de questions : « Où l'as-tu achetée ? Combien ? » Il profitera de ton embarras pour te sonder.

CHARINUS

Eh bien ! j'irai par ici. Crois-tu qu'à présent mon père ait quitté le port ?

ACANTHION

Oui, puisque je suis accouru ici en le devançant, pour qu'il ne te prenne pas au dépourvu et ne puisse te soutirer ton secret.

CHARINUS

Très bien.

Quel est le genre auquel l'extrait appartient ? Qui est Plaute ?

Quels sont les personnages typiques de ce genre qu'on retrouve ici ? Quels sont les traits de caractère stéréotypés que leur prêtent les auteurs et qui apparaissent dans l'extrait ?

## VII. Virgile, l'Énéide, IV, vers 279-629

*Mercure vient de rappeler à Énée qu'il lui faut rejoindre l'Italie ; il ne peut donc rester à Carthage auprès de Didon.*

Troublé de cette apparition, Énée reste interdit ; ses cheveux se dressent d'horreur sur sa tête, et sa voix s'arrête sur ses lèvres. Frappé d'un si grand avis des dieux et de leur ordre absolu, il brûle de partir, et de quitter en fugitif ces doux lieux. Hélas ! que faire ? De quel air osera-t-il aborder une amante en fureur ? par quel détour ? que lui dire, et par où commencer ? Mille projets partagent son âme irrésolue, l'entraînent en tous sens, l'agitent et la bouleversent. De désespoir enfin, il s'arrête à ce parti. Il fait appeler Mnesthée, Sergeste, et le brave Cloanthe : il leur dit d'équiper la flotte en silence, de préparer leurs armes, de rassembler leurs compagnons sur le rivage, et de leur cacher la cause de ces mouvements extraordinaires ; lui, tandis que la trop confiante Didon ignore ses desseins et ne s'attend pas à ce qu'un si grand amour puisse se rompre, tentera près d'elle quelque accès, épiera les moments les plus propices pour lui parler, les voies les plus délicates pour l'amener à ses projets. Les Troyens obéissent à ses ordres avec joie, et sur-le-champ les exécutent.

Mais la reine (qui peut tromper une amante ?) pressentit la ruse, et la première comprit les mouvements qui se préparaient autour d'elle : elle craint tout, et le calme de son propre cœur. Déjà ses fureurs se ravivent, quand la Renommée, la messagère impie de ses amours, vient lui apprendre qu'on arme la flotte, et qu'on se prépare à mettre à la voile. Alors elle éclate en transports insensés, et, la colère l'enflammant, elle s'emporte à travers la ville. Telle la jeune bacchante s'émeut en préludant aux fêtes du dieu qui l'appelle ; les saintes orgies l'enivrent ; elle n'entend plus que les clameurs nocturnes du Cithéron. Enfin la reine va au-devant d'Énée, et lui parle ainsi :

« Perfide, as-tu bien cru pouvoir me cacher un si grand crime, et t'évader en secret de mon royaume ? Ni mon amour, ni la foi que tu m'avais donnée, ni la triste Didon qui n'a plus qu'à mourir, ne peuvent t'arrêter. Cruel ! et c'est par un ciel d'hiver que ta flotte appareille, et qu'en dépit des aquilons déchaînés tu te hâtes de voguer vers la haute mer ! Ah ! quand tu n'irais pas chercher dans de lointains climats une patrie inconnue, quand même l'antique Troie subsisterait encore, irais-tu chercher Troie à travers les mers orageuses ? Est-ce moi que tu fuis ? Par ces larmes que je répands, par cette main qui est la tienne, puisque je n'ai plus que cela, malheureuse ! de tout ce que j'avais, par nos amours, par notre hymen commencé, si j'ai bien mérité de toi en quelque chose, si quelque douceur t'est revenue de moi, aie pitié de ma maison qui tombe, si tu ne demeures ! et je t'en conjure, si tu es encore accessible à mes prières, renonce à ce projet affreux. Pour toi je me suis rendue odieuse aux nations de la Libye, aux rois Nomades, et même à mes Tyriens ; pour toi j'ai perdu ma pudeur ; j'ai perdu le seul bien qui m'égalait aux dieux, ma renommée. À qui vas-tu t'abandonner mourante, cher hôte, puisque c'est le seul nom qui me reste de toi, de toi que j'appelais mon époux ? Que faire ? Attendrai-je que mon frère Pygmalion vienne renverser ces murs, ou qu'il plaise au Gétule Iarbas de m'emmener captive ? Encore si avant ta fuite tu me laissais quelque doux gage de notre amour, s'il m'était né quelque enfant que je visse grandir à ma cour, et qui me rappelât seulement les traits de son père, je ne me trouverais pas tout à fait captive et abandonnée. »

Elle dit. Énée, qu'enchaînent les ordres de Jupiter, tient ses regards immobiles, et s'efforce d'étouffer la douleur qui le surmonte. Enfin il répond en peu de mots : « Grande reine, tous les bienfaits que vous

me rappelez, je les reconnais, et jamais ne les renierai ; non, jamais je n'aurai de peine à me souvenir de la noble Didon, tant que je vivrai pour me souvenir, tant que mon esprit animera ces membres. N' imaginez pas que j'aie voulu fuir en cachette de vos États, et me dérober à vous : jamais non plus je n'ai fait briller à vos yeux les torches sacrées de l'hymen ; jamais je n'ai engagé dans notre union ma parole d'époux. Si les destins m'eussent permis de disposer de mes jours, et d'ordonner à mon gré des intérêts qui m'agitaient, j'aurais d'abord gardé les chers débris de Troie et les doux restes des miens ; les hauts palais de Priam seraient encore debout, et j'aurais vu mon Ilion, relevé par mes mains, renaître pour les vaincus. Mais aujourd'hui Apollon et les oracles de Lycie m'ordonnent d'aller prendre terre dans la grande Italie : là est ma nouvelle patrie ; je n'ai plus que celle-là que j'aime. Si votre Carthage, si la nouvelle cité libyenne vous charment et vous consolent de Tyr, pourquoi envieriez-vous aux Troyens de s'aller fixer dans les champs de l'Ausonie ? Exilés comme vous, il nous est permis de chercher un empire sur la terre étrangère. L'image lugubre de mon père Anchise, dès que la nuit enveloppe la terre de ses humides ombres, dès que se lèvent dans les cieux les astres enflammés, m'avertit en songe, et me remplit d'épouvante : et je pense à mon fils Ascagne, à cette tête si chère que j'irais frustrer cruellement de l'empire de l'Hespérie et des champs que les destins lui assurent. Aujourd'hui même, (j'en atteste et mon père et cet enfant) le messenger des dieux, Mercure, envoyé par Jupiter, est venu du haut des airs m'apporter ses ordres divins. Oui, j'ai vu le dieu lui-même dans son éblouissante lumière, je l'ai vu entrer dans ces murs, et sa voix tonne encore à mon oreille. Cessez donc, ô reine, d'irriter vos douleurs et les miennes par ces plaintes furieuses : je suis en Italie les destins qui m'y entraînent. »

Didon en l'écoutant détournait la tête d'horreur : enfin, roulant çà et là des yeux égarés, elle le mesure tout entier de ses regards silencieux, et dans sa rage éclate ainsi : « Perfide, non, tu n'as pas eu pour mère une déesse ; non, tu n'es pas du sang de Dardanus : l'affreux Caucase t'a enfanté dans ses plus durs rochers, et les tigresses de l'Hyrcanie t'ont donné leurs mamelles à sucer. Car qu'ai-je à dissimuler ? quelle plus grande injure ai-je à attendre de toi ? Le barbare a-t-il gémi de mes douleurs ? a-t-il seulement tourné vers moi les yeux ? a-t-il pleuré, vaincu par mes larmes ? a-t-il eu pitié de son amante ? Qu'ai-je de pire à souffrir ? Non, non, la puissante fille de Saturne et Jupiter lui-même ne voient pas d'un œil tranquille tant de perfidie. Il n'y a donc plus de bonne foi ! L'ingrat ! rejeté par les flots sur mon rivage, naufragé et misérable, je l'ai recueilli ; j'ai voulu, insensée, qu'il eût une part de mon empire ; sa flotte et ses compagnons étaient perdus ; je les ai tirés du naufrage et de la mort. Ah ! toutes les Furies m'enflamment et me transportent ! Le voilà qui me parle d'Apollon, des oracles lyciens, du messenger des dieux, envoyé par Jupiter lui-même, et qui lui porte à travers les airs des ordres redoutables : comme si les dieux s'abaissaient à de pareils soins, comme si nos misères les troublaient dans leur repos ! Va, je ne te retiens plus, je ne daigne pas te confondre. Pars, et que les vents te portent dans ton Italie ; cherche ton empire à travers les ondes. Et moi j'espère, si les dieux justes ont quelque pouvoir, que, brisé contre les rochers, tu épuiseras tous les supplices, et que tu invoqueras souvent le nom de Didon. Absente, je te poursuivrai de mes torches funèbres ; et lorsque la froide mort aura séparé mon âme de mon corps, ombre importune je serai en tout lieu devant toi. Méchant, c'est toi-même qui me vengeras ; et jusque chez les sombres mânes mes oreilles seront réjouies par le bruit de tes malheurs. »

À ces mots qu'elle interrompt tout à coup, et comme si elle fuyait la lumière importune, elle s'échappe et se dérobe aux yeux d'Énée qu'elle laisse tremblant, interdit, et voulant, mais en vain, lui répondre : elle tombe entre les bras de ses femmes, qui la portent sur sa couche superbe, et l'y laissent épuisée et mourante.

Énée, une dernière fois, voudrait calmer par de douces paroles les douleurs de la reine, et la détacher de ce violent amour qui l'ébranle encore lui-même, et qui lui fait pousser de secrets gémissements :

mais il persiste à exécuter les ordres des dieux, et il va revoir sa flotte. Alors les Troyens, rivalisant d'ardeur, retirent du rivage les hauts navires ; déjà les carènes enduites de poix sont à flot. Ils tirent des forêts des rames encore couvertes de feuillage, des mâts qu'à peine ils ont ébauchés dans l'ardeur de la fuite. On ne voit que Troyens désertant la ville, et se précipitant en foule hors des remparts. Ainsi les fourmis s'empressent, quand, prévoyant l'hiver, elles ravagent un grand amas de blé, et en portent les débris dans leurs magasins : le noir bataillon va à travers champs, et, chargé de son butin, s'avance sous les herbes par un étroit sentier : les unes poussent avec effort d'énormes grains de froment ; les autres, ralliant les plus lentes, châtient leur paresse ; tout le sentier s'agite et s'échauffe. Et toi qui voyais ces apprêts, infortunée Didon, quelles étaient tes pensées, quels tes gémissements, quand du haut de tes tours tu regardais tout ce rivage en tumulte, et devant toi l'immense mer ? quand tu entendais ces mille cris se confondant au loin sur la plage ? Cruel amour, à quoi ne pousses-tu pas le cœur des mortels ? Voilà cette superbe reine forcée de nouveau à recourir aux larmes, à essayer encore des prières, à abaisser son âme suppliante sous la loi de l'amour ; et cela pour ne pas mourir avant d'avoir tout tenté vainement.

« Anna, dit-elle à sa sœur, tu vois comme on s'agite partout, sur le rivage : de tous côtés accourent les Troyens ; déjà la voile appelle les vents, et les matelots joyeux ont couronné les poupes des navires. Si j'avais pu m'attendre à ce coup terrible, j'aurais eu, ma sœur, la force de le supporter. Pourtant je veux de toi un seul et dernier effort ; fais-le, Anna, pour ta malheureuse sœur. Le perfide avait pour toi seule un tendre respect ; et même il te confiait ses plus secrètes pensées ; toi seule tu savais les doux chemins de son cœur, les moments propices pour aller à lui. Va, ma sœur, va trouver en suppliante cet ennemi superbe. Je n'ai point à Aulis conjuré avec les Grecs l'extermination des Troyens ; je n'ai point envoyé mes flottes contre Pergame ; je n'ai point arraché au tombeau les restes d'Anchise, ni dispersé sa cendre. Pourquoi ferme-t-il ses oreilles inhumaines à mes paroles ? Pourquoi se précipiter ainsi ? Qu'il accorde au moins cette grâce dernière à sa malheureuse amante : qu'il attende que la fuite lui soit plus facile, les vents plus favorables. Je ne réclame plus l'ancienne foi de notre hyménée, qu'il a trahie ; je ne veux le priver ni de son beau Latium, ni de son glorieux empire. Je demande un vain délai, un peu de repos, quelque relâche à mon amour, le temps de me laisser vaincre et m'accoutumer à ma triste fortune. J'attends, chère Anna, de ta pitié cette grâce dernière ; si tu me l'accordes, ma mort seule mettra le comble à ma reconnaissance. »

Telles étaient ses prières et ses plaintes : en vain sa sœur désolée les porte et les reporte au prince troyen : les pleurs ne le touchent plus, les reproches ne l'ébranlent pas ; les destins l'ont endurci ; un dieu bouche les oreilles du sensible Énée. Tel un chêne au cœur robuste est battu deçà et delà par les aquilons des Alpes, qui s'efforcent de le déraciner ; ils accourent en sifflant ; le tronc est ébranlé, et les feuilles dispersées jonchent au loin la terre : mais l'arbre demeure ferme sur son roc ; et autant sa tête s'élève dans les airs, autant ses racines plongent dans le noir Tartare. Ainsi le héros est assailli de tous côtés par les prières et les sanglots ; son âme en ressent les profondes secousses, mais ne s'en ébranle pas ; et autour de lui coulent vainement les larmes.

Alors la malheureuse Didon, épouvantée de sa destinée, appelle la mort ; elle est lasse de voir la voûte des cieus. Tout la pousse à quelque dessein funeste ; tout la dégoûte de la lumière : voici qu'apportant ses offrandes sur les autels, elle voit, ô prodige affreux ! la liqueur sacrée devenir noire, et le vin des libations se changer en un sang abominable. Elle ne dit à personne, pas même à sa sœur, cette vision effrayante. Il y avait dans son palais un temple de marbre consacré aux mânes de son premier époux, et que, dans son zèle pieux et magnifique, elle parait sans cesse des plus blanches toisons et de fraîches guirlandes de feuillage. Il lui semble, à l'heure où la nuit enveloppe la terre de son ombre, qu'elle entend s'échapper du sanctuaire des cris étranges, et la voix de son époux qui l'appelle. Souvent aussi le hibou, seul au sommet de son palais, redit sa plainte funèbre, et traîne en longs gémissements sa



voix prophétique. D'anciennes et terribles prédictions, d'épouvantables avertissements des dieux, la glacent d'horreur : Énée lui-même, le cruel Énée la poursuit dans ses songes enflammés ; et il lui semble qu'elle est toujours seule et laissée à elle-même, qu'elle erre seule et sans suite sur une longue route, qu'elle cherche ses Tyriens à travers de vastes solitudes. Ainsi Penthée dans ses fureurs voit accourir à lui cent Euménides, et deux soleils dans les cieux, deux Thèbes lui apparaître à la fois. Ainsi sur nos théâtres le fils d'Agamemnon, Oreste, se démène agité par les Furies, alors qu'il fuit sa mère armée de torches flamboyantes et de noirs serpents, et qu'il voit s'asseoir et l'attendre au seuil du temple les divinités vengeresses.

Quand donc, vaincue par la douleur, elle se fut donnée aux Furies, et qu'elle eut résolu de mourir, elle avise en elle-même au temps et à la manière de se délivrer de la vie : alors composant son visage pour mieux cacher son dessein, et rappelant sur son front la sérénité et l'espérance, elle aborde sa triste sœur, et lui dit : « Félicite-moi, ma sœur ; j'ai trouvé le moyen de ramener à moi l'infidèle, ou de me dégager moi-même de mon amour. Aux extrémités de l'Océan, là où le soleil s'abîme dans les flots, s'étendent les régions les plus reculées de l'Éthiopie ; c'est là que le grand Atlas soutient sur ses épaules l'axe resplendissant des cieux étoilés. De là est venue jusqu'en nos contrées une prêtresse de la nation des Massyliens, gardienne du temple des Hespérides : elle-même nourrissait de miel liquide et de pavots assoupissants le dragon qui veillait avec elle sur l'arbre aux rameaux sacrés. Cette magicienne se vante de pouvoir, par ses paroles enchanteresses, délier à son gré les cœurs de leurs tourments, ou leur inspirer les cuisants soucis de l'amour. Elle arrête le cours des fleuves, force les astres à reculer ; elle rappelle les mânes de leur nuit éternelle : à sa voix, tu entendras la terre mugir sous ses pieds, tu verras les frênes descendre des montagnes. J'en atteste les dieux, et toi-même, Anna, et ta tête si chère : c'est malgré moi que j'ai recours à l'art magique. Fais donc élever secrètement un bûcher dans l'intérieur de mon palais et sous la voûte des cieux ; qu'on y place les armes du Troyen, ces armes que l'impie a laissées suspendues à sa couche, et toute sa dépouille, et ce lit conjugal où j'ai péri : la prêtresse veut que j'anéantisse tout ce qui me reste du plus odieux des hommes. » Elle dit, et la pâleur se répand sur son visage. Cependant Anna ne s'imagine pas que Didon couvre des apprêts d'un sacrifice les apprêts de sa mort ; l'idée ne lui vient pas d'un si grand désespoir, ni qu'elle ait à redouter pour sa sœur rien de plus funeste que la mort de Sichée. Elle exécute donc ses ordres.

Après qu'on a élevé au fond du palais un immense bûcher où sont entassés le sapin et l'yeuse, la reine orne de guirlandes l'enceinte sacrée, et y suspend des couronnes d'un feuillage funèbre. Elle fait placer au haut du bûcher la dépouille de son amant, son épée qu'il a laissée, son image et le lit nuptial, sachant bien, hélas ! pour qui sont ces apprêts. Les autels sont dressés ; et la prêtresse, les cheveux épars, appelle d'une voix tonnante toutes les divinités infernales, l'Érèbe, le Chaos, la triple Hécate, Diane aux trois visages. En même temps elle répandait des eaux funèbres, pour simuler celles de l'Averne : elle avait coupé au lever de la lune, avec une faux d'airain des herbes naissantes, dont elle exprimait les sucs noirs et le lait impur : elle y joint l'hippomane, arraché du front du coursier naissant, et dérobé à son avide mère. Didon elle-même, portant dans ses mains pieuses un gâteau sacré, s'approche des autels, un pied nu, et laissant flotter sa robe sans ceinture : au moment de mourir, elle atteste les dieux et les astres qui savent sa destinée ; et s'il est quelque divinité juste et sensible aux douleurs des amants trahis, elle la supplie de la venger.

Il était nuit ; les mortels fatigués goûtaient par toute la terre le doux sommeil ; dans les forêts, sur la mer orageuse, tout était assoupi ; c'était l'heure où les astres au milieu de leur cours glissent à travers les cieux ; où les troupeaux dans les champs, les oiseaux aux ailes peintes, les poissons au fond des lacs, les bêtes fauves qui peuplent les buissons épineux, se taisent dans la nuit silencieuse, et, livrés aux langueurs du repos, endorment leurs douleurs et oublient leurs maux. Didon seule veille et se plaint, et jamais ne s'abandonne au sommeil, jamais ne laisse venir sous ses paupières et dans son

cœur les douces ténèbres de la nuit ; ses tourments en redoublent, sa passion renaissante se réveille plus furieuse, et son âme flotte au milieu des orages qu'y soulèvent la colère et l'amour. Un moment enfin elle se recueille, et roule ces pensées dans son cœur : « Que faire, hélas ? Irai-je encore rechercher mes premiers prétendants et leurs railleries ? Irai-je en suppliante mendier l'hymen de ces rois Numides, dont j'ai tant de fois dédaigné les poursuites ? Suivrai-je donc les flottes d'Illion, et recevrai-je, comme la dernière des esclaves, les ordres des Troyens ? En effet, j'ai tant à m'applaudir d'avoir soulagé leur infortune ; et il leur reste de mes anciens bienfaits un si profond souvenir ! Mais quand je le voudrais, le souffriraient-ils ? me recevraient-ils, moi qui leur suis odieuse, dans leurs vaisseaux superbes ? Ah ! tu ne connais donc pas, malheureuse, tu ne sens donc pas encore les perfidies de la race parjure de Laomédon ? Quoi ! seule et fugitive je suivrais ces matelots triomphants ! j'entraînerais avec moi mes Tyriens et toute la foule de mes peuples ; et ceux qu'avec tant de peine j'ai arrachés de Sidon, j'irais encore les jeter sur les mers, et livrer aux vents ma voile aventureuse ! Non ; meurs, comme tu l'as mérité, et que le fer te délivre de ta misère. C'est toi, ma sœur, qui, vaincue par mes larmes, et caressant mes fureurs, m'as accablée de tous ces maux, et livrée à ce cruel ennemi. Que n'ai-je pu, ignorant l'hymen, vivre dans ma première et farouche innocence, et ne jamais connaître les tourments que j'endure ! Ah ! je n'ai pas gardé la foi promise à la cendre de Sichéé ! » Telles étaient les plaintes qui s'échappaient de son cœur, brisé par la douleur.

Énée, toujours ferme dans sa résolution fatale, avait tout préparé pour son départ, et goûtait les douceurs du sommeil sur la poupe de son vaisseau. Tout à coup il croit revoir en songe le même dieu qui s'est déjà montré à lui : c'est Mercure ; ce sont ses traits, son air, sa voix, ses blonds cheveux ; il a les mêmes grâces divines de la jeunesse. Énée l'entend qui le presse de nouveau par ces paroles : « Eh quoi ! fils d'une déesse, tu dors en cet instant suprême ; tu dors, et tu ne vois pas les périls qui tout à l'heure t'environneront ! Insensé, tu n'entends pas souffler les zéphyrs qui t'appellent ? Didon, résolue à mourir, médite dans son cœur quelque ruse et quelque horrible forfait, et les plus furieux transports l'agitent. Tu ne précipites pas ta fuite, quand tu le peux encore ? Bientôt tu verras cent vaisseaux armés fondre en tumulte sur la mer ; tu verras briller sur les flots les torches de l'incendie, et tout le rivage bouillonner dans les flammes, si l'Aurore te retrouve encore sur la plage africaine. Va, pars ; crains tout de l'humeur mobile et changeante d'une femme. » À ces mots, il s'enfonce dans l'ombre de la nuit, et disparaît.

Énée, épouvanté de cette vision soudaine, s'arrache au sommeil, et du geste et de la voix enflamme ses compagnons : « À l'œuvre, matelots, et qu'on se précipite ! rameurs, à vos bancs, et déployons nos voiles. Un dieu pour la seconde fois descend du haut des airs, et me presse de fuir, et de couper les câbles. Qui que tu sois, grand dieu, nous te suivons, et, joyeux, nous obéissons encore à tes ordres. Sois-nous propice et doux, et fais luire pour nous dans le ciel des astres favorables. » Il dit, et, tirant du fourreau sa foudroyante épée, il abat les amarres d'un coup du fer tranchant. La même ardeur transporte tous les Troyens ; on se précipite, on s'entraîne sur les eaux ; le rivage est déserté, la mer disparaît sous les voiles, et l'onde écume sous l'effort vigoureux des bras qui la sillonnent.

Déjà l'Aurore, abandonnant la couche embaumée de Tithon, répandait sur toute la terre sa lumière matinale, lorsque la reine, du haut des tours où elle veille, regardant l'horizon qui blanchit, voit la flotte troyenne voguer à pleines voiles, le rivage désert, le port abandonné et silencieux. Alors frappant trois et quatre fois son beau sein, et arrachant ses blonds cheveux : « Grand Jupiter, s'écrie-t-elle, il partira donc, ce lâche étranger ! il partira, et il aura insulté à mon empire ! Et mes Tyriens n'ont pas encore pris les armes ; et de toute la ville on ne s'élance pas à sa poursuite, on n'a pas encore traîné sur les flots ses vaisseaux dissipés ? Partez, volez, la flamme à la main, la voile au vent, et au large les rames... Mais que dis-je ? où suis-je ? et quelle fureur a renversé mes esprits ? Malheureuse Didon, c'est à présent que les perfidies de l'ingrat te touchent : il les fallait pressentir, quand tu lui donnais la moitié de ton

sceptre. Voilà donc cette foi, cette main qui me répondait de ses serments ; le voilà cet homme pieux qu'on dit porter partout avec lui les dieux de sa patrie, ce fils qui s'est courbé sous un père accablé du poids des années. L'infâme ! je n'ai pu le saisir, le déchirer de mes mains, et semer sur les ondes ses lambeaux palpitants ; je n'ai pu massacrer ses compagnons, égorger Ascagne lui-même, et de mes mains lui en apprêter un horrible festin ? Mais la fortune du combat eût été douteuse : eh bien, elle l'eût été ! Résolue à mourir, qu'avais-je à craindre ! J'aurais porté la torche dans son camp, j'aurais rempli ses vaisseaux de flammes, j'aurais exterminé et le fils, et le père, et toute sa race, et moi-même après elle. Soleil, qui embrasses de tes regards toutes les actions des humains, et toi, Junon, témoin et complice de mes malheurs ; Hécate, pour qui les carrefours des grandes villes retentissent de hurlements nocturnes ; et vous, Furies vengeresses, vous tous, dieux de Didon mourante, écoutez sa prière, et faites que mes vœux tournent au juste châtement des parjures. S'il faut que cette tête maudite touche au port et aborde sur la terre d'Italie, si c'est là le terme de ses courses, si tel est l'arrêt de Jupiter, que du moins le perfide, assailli par vingt nations belliqueuses, chassé de ses frontières, arraché aux embrassements d'Iule, implore, des secours étrangers, et voie mourir d'une mort lamentable ses plus chers compagnons ; et quand il se sera soumis aux conditions d'une paix inique, qu'alors même il ne jouisse ni de son empire tant désiré, ni de la lumière du jour, mais qu'il meure avant le temps, et que son corps, privé de sépulture, gise sur l'arène. Voilà mon dernier vœu, voilà le dernier cri qui m'échappe avec mon sang. Et vous, ô mes Tyriens, exercez vos haines contre ses descendants et toute sa race future, et rendez cet honneur suprême à ma cendre : qu'entre les deux peuples il n'y ait ni amour ni alliance. Sors enfin, sors de mes froids ossements, toi, mon vengeur, toi qui, le fer et la flamme à la main, poursuivras partout les enfants de Dardanus. Que dès maintenant et à jamais, qu'en tout temps les deux peuples armés se rencontrent : rivages contre rivages, flots contre flots, fer contre fer, qu'ils se cherchent et se combattent, eux et leurs derniers neveux. »

Qui est Didon ? Comment Énée l'a-t-il rencontrée ?

Pourquoi peut-on comparer Didon dans cet extrait à une héroïne tragique ?

Quel autre exemple de *relicta* (amante abandonnée) connaissez-vous chez les poètes latins (Catulle, Ovide...) ?

## VIII. Ovide, *les Héroïdes*, I

### PÉNÉLOPE À ULYSSE

Ta Pénélope t'envoie cette lettre, trop tardif Ulysse. Ne me réponds rien, mais viens toi-même. Elle est certainement tombée, cette Troie, odieuse aux filles de la Grèce. Priam et Troie tout entière valent à peine tout ce qu'ils me coûtent. Oh ! Que n'a-t-il été enseveli dans les eaux courroucées, le ravisseur adultère, alors que sa flotte le portait vers Lacédémone ! Je n'aurais pas, sur une couche froide et solitaire, pleuré l'absence d'un époux. Je n'accuserais pas, loin de lui, la lenteur des jours, et, dans ses efforts pour remplir le vide des nuits, ta veuve ne verrait point une toile toujours inachevée pendre à ses mains fatiguées.

Quand m'est-il arrivé de ne pas craindre des périls plus grands que la réalité ? L'amour s'inquiète et craint sans cesse. Je me figurais les Troyens fondant sur toi avec violence. Le nom d'Hector me faisait toujours pâlir. M'apprenait-on qu'Antiloque avait été vaincu par Hector, Antiloque était le sujet de mes alarmes, que le fils de Ménoete avait succombé, malgré ses armes trompeuses, je pleurais en songeant que le succès pouvait manquer à la ruse. Tlépolème avait rougi de son sang la lance d'un Lycien, la mort de Tlépolème renouvela mes frayeurs. Enfin, quel que fût, dans le camp des Grecs, le guerrier qui eût succombé, le cœur de ton amante devenait plus froid que la glace.

Mais un dieu équitable a servi mon chaste amour. Troie est réduite en cendres, et mon époux existe. Les chefs d'Argos sont de retour. L'encens fume sur les autels. La dépouille des Barbares est déposée aux pieds des dieux de la patrie. Les jeunes épouses y apportent les dons de la reconnaissance, pour le salut de leurs maris, et ceux-ci chantent les destins de Troie vaincus par les leurs. Les vieillards expérimentés et les jeunes filles tremblantes les admirent. L'épouse est suspendue aux lèvres de son époux qui parle. Quelques-uns retracent sur une table l'image des combats affreux, et, dans quelques gouttes de vin, figurent Pergame tout entière : "Là coule le Simoïs. Ici est le promontoire de Sigée. C'est là que s'élevait le superbe palais du vieux Priam. C'est ici que campait le fils d'Éaque, ici Ulysse. Plus loin Hector défiguré effraya les chevaux qui le traînaient." Le vieux Nestor avait tout raconté à ton fils, envoyé à ta recherche, et ton fils me l'avait redit. Il me dit encore Rhésus et Dolon égorgés par le fer, comment l'un fut trahi dans les bras du sommeil, l'autre par une ruse. Tu as osé, beaucoup trop oublieux des tiens, pénétrer la nuit, par la fraude, dans le camp des Thraces, et, secondé par un seul guerrier, en immoler un grand nombre à la fois. Était-ce là de la prudence ? Était-ce se souvenir de moi ? La crainte a fait battre mon sein jusqu'à ce qu'on m'eût dit que, vainqueur, tu avais traversé des bataillons amis sur les coursiers d'Ismare.

Mais que me sert qu'Illion ait été renversée par vos bras, et que ses antiques remparts soient au niveau du sol, si je reste ce que j'étais lorsque Troie résistait à vos armes, si l'absence de mon époux ne doit point avoir de terme ? Détruite pour les autres, pour moi seule Pergame est encore debout, et cependant des bœufs captifs y promènent la charrue d'un étranger vainqueur. Déjà croît la moisson dans les champs où fut Troie, et la terre, engraisnée du sang phrygien, offre au tranchant de la faux une riche culture. Le soc recourbé heurte les ossements à demi ensevelis des guerriers. L'herbe couvre les maisons ruinées. Vainqueur, tu restes absent, et je ne puis apprendre ni la cause de ce retard ni dans quel lieu du monde tu te caches, insensible à mes larmes. Quiconque dirige vers ces rivages sa poupe étrangère, ne s'en éloigne qu'après que je l'ai pressé de nombreuses questions sur ta destinée. Je confie à ses mains un écrit tracé de la mienne, et qu'il doit te remettre, si toutefois il parvient à te voir quelque part. Nous avons envoyé à Pylos, où règne le fils de Nélée, le vieux Nestor. Des nouvelles incertaines nous ont été rapportées de Pylos. Nous avons envoyé à Sparte. Sparte ignore aussi la vérité. Quelle terre habites-tu, et en quel lieu prolonges-tu ton absence ? J'aurais gagné davantage à ce que les remparts de Troie subsistassent encore ( hélas ! inconséquente, je m'irrite contre mes propres vœux !). Je saurais où tu combats, je ne craindrais que la guerre, et ma crainte serait commune à beaucoup d'autres. Je ne sais ce que je crains. Cependant je crains tout dans mon égarement, et un vaste champ est ouvert à mes inquiétudes. Tous les périls que recèle la mer, tous ceux que recèle la terre, je les soupçonne d'être la cause de si longs retards. Tandis que je me livre follement à ces pensées, peut-être, car quels ne sont pas vos caprices, peut-être es-tu retenu par l'amour sur une rive étrangère. Peut-être parles-tu avec mépris de la rusticité de ton épouse, qui ne sait que dégrossir la laine des troupeaux. Mais que ce soit une erreur, et que cette accusation s'évanouisse dans les airs : libre de revenir, tu ne veux pas être absent. Mon père Icare me contraint d'abandonner une couche que tu as désertée, et condamne cette absence éternelle. Qu'il t'accuse, s'il le veut. Je ne suis, je veux n'être qu'à toi. Pénélope sera toujours l'épouse d'Ulysse. Cependant mon père, vaincu par ma tendresse et mes prières pudiques, modère la force de son autorité. Mais une foule d'amants de Dulichium, de Samos et de la

superbe Zacinthe, s'attache sans cesse à mes pas. Ils règnent dans ta cour, sans que personne s'y oppose. Ils se disputent mon cœur et tes richesses. Te nommerai-je Pisandre, Poybe, Médon le cruel, Eurimaque, Antinoüs aux mains avides, et tant d'autres encore, que ta honteuse absence laisse se repaître des biens acquis au prix de ton sang ? L'indigent Irus et Mélanthe, qui mène les troupeaux aux pâturages, mettent le comble à ta honte et à ta ruine.

Nous ne sommes que trois ici, bien faibles contre eux : une épouse sans force, le vieillard Laërte et Télémaque enfant. Celui-ci, des embûches me l'ont presque enlevé naguère. Il prépare, malgré tous, à aller à Pylos. Fasse les dieux que, selon l'ordre accoutumé des destins, il ferme mes paupières et les tiennes. C'est le vœu que font aussi et le gardien de nos bœufs, et la vieille nourrice, et celui dont la fidélité veille sur l'étable immonde. Mais Laërte incapable de supporter le poids des armes, ne peut tenir le sceptre au milieu de ces ennemis. Avec l'âge, Télémaque, pourvu seulement qu'il vive, acquerra des forces, mais sa faiblesse aurait maintenant besoin du secours de son père. Je ne suis pas assez puissante pour repousser nos ennemis du palais qu'ils assiègent. Viens, viens au plus tôt, toi, notre port de salut, notre asile. Tu as, et puisses-tu avoir longtemps, un fils dont la jeunesse doit se former à l'exemple de la sagesse paternelle ! Songe à Laërte, dont il te faudra bientôt fermer les yeux. Il attend avec résignation le jour suprême du destin. Pour moi, jeune à ton départ, quelque prompt que soit ton retour, je te paraîtrai vieille.

**Quels points communs et quelles différences la Pénélope ovidienne vous semble-t-elle avoir avec la « très sage Pénélope » d'Homère ? Est-elle aussi sage ? Ovide ne lui donne-t-il pas quelques traits empruntés aux amantes du genre de l'élégie qu'il a lui-même pratiqué ?**

**Au début de la lettre, qui est le « ravisseur adultère » qui s'est rendu à Lacédémone ? Quel est donc le rapport entre cet événement et l'absence d'Ulysse ?**

## IX. Cicéron, *De l'amitié*, VIII-IX

VIII. Lorsque je réfléchis sur l'amitié, ce qui m'arrive très souvent, une question qui me paraît importante, c'est de savoir si elle doit son origine à la faiblesse et au besoin, et si les hommes n'y ont cherché qu'un commerce réciproque de services, afin de trouver en autrui ce qu'ils ne pourraient avoir par eux-mêmes, et de payer à leur tour ces services par des bienfaits semblables ; ou si, ces bons offices n'étant regardés que comme une suite de l'amitié, elle a réellement une autre origine et plus ancienne, et plus noble, et plus naturelle. Je crois que parmi les raisons qui peuvent faire qu'on se veuille du bien l'un à l'autre, la principale est de s'aimer ; et c'est d'aimer que vient le mot d'*amitié*. Il est bien une amitié feinte, simulée, qu'on cultive pour un temps dans la vue d'obtenir, par elle, quelques avantages ; mais la véritable amitié n'a rien de feint, rien de simulé ; tout en elle est vrai, tout part du cœur. L'amitié me paraît donc avoir plutôt son principe dans la nature que dans notre faiblesse ; elle est plutôt l'effet d'un sentiment d'affection, d'une certaine sympathie, qu'une combinaison d'intérêt. Nous pouvons nous faire une idée de ce qu'elle est par ce qui s'aperçoit aisément dans l'amour passager de certains animaux pour leurs petits, et dans celui qu'ils leur inspirent. C'est ce qu'on voit encore plus clairement dans l'homme, d'abord par cette tendresse qui unit les enfants et leurs parents, et dont le nœud ne peut être rompu que par un crime détestable, ensuite par le sentiment d'affection que nous éprouvons lorsque nous venons à rencontrer un homme dont le caractère et les mœurs nous conviennent, parce

qu'il nous semble voir comme reluire en lui la probité et la vertu. Rien n'est, en effet, plus aimable que la vertu ; rien n'attire davantage l'amour des hommes, puisque nous chérissons, en quelque sorte, pour leur vertu et leur probité, ceux même que nous n'avons jamais vus. Pouvons-nous penser, sans un sentiment de bienveillance et d'affection, à C. Fabricius, à M'. Curius, morts si long-temps avant notre naissance ? Qui ne hait, au contraire, un Tarquin le Superbe, un Sp. Cassius, un Sp. Mélius ? Nous avons eu à disputer l'empire, au sein même de l'Italie, contre deux généraux, Pyrrhus et Annibal : la probité de l'un nous fait comme une loi de l'estimer, tandis que la cruauté de l'autre le rendra toujours odieux au peuple romain.

IX. Si la probité a un tel ascendant sur nous, qu'elle se fasse aimer même dans ceux que nous n'avons jamais vus, et, ce qui est encore plus fort, dans nos propres ennemis, qu'y a-t-il d'étonnant qu'un homme se sente ému lorsqu'il découvre la bonté et la vertu dans celui dont il peut faire son ami ? L'amitié toutefois se fortifie par les services rendus, par les preuves de zèle, par l'habitude enfin ; et tout cela, joint à ce premier mouvement sympathique, produit une bienveillance admirable et l'attachement le plus profond. Ceux qui prétendent que ce sentiment si pur dérive de notre faiblesse et du désir de trouver dans un ami les ressources qui nous manquent, lui donnent une origine, si j'ose le dire, bien ignoble, puisqu'ils le font naître de l'indigence et de la misère. S'il en était ainsi, plus un homme se sentirait faible, plus il serait propre à l'amitié : ce qui est bien loin d'être vrai. Au contraire, ceux qui sentent le mieux leurs forces, qui, par leur sagesse et leur vertu, trouvent en eux-mêmes toutes leurs ressources, et n'ont besoin de personne, ceux-là excellent à contracter et à cultiver une amitié.

Selon Laelius, à qui Cicéron donne ici la parole, l'amitié naît-elle de la considération des avantages que la relation peut comporter ? Devient-on ami avec quelqu'un par intérêt ?

De qui Laelius fut-il l'ami ? Et Cicéron : à qui a-t-il écrit de très nombreuses lettres ?

#### X. Saint Augustin, *les Confessions*, livre IV

8. En ces premières années de mon enseignement dans ma ville natale, je m'étais fait un ami, que la parité d'études et d'âge m'avait rendu bien cher ; il fleurissait comme moi sa fleur d'adolescence. Enfants, nous avons grandi ensemble ; nous avons été à l'école, nous avons joué ensemble. Mais il ne m'était pas alors aussi cher que depuis, quoique notre amitié n'ait jamais été vraie ; car l'amitié n'est pas vraie si vous ne la liez vous-même entre ceux qui s'attachent à vous « par la charité, que répand dans nos cœurs l'Esprit-Saint qui nous est donné (*Rom. V, 5*) » Et pourtant, elle m'était bien douce cette liaison entretenue au foyer des mêmes sentiments. Je l'avais détourné de la vraie foi, dont son enfance n'avait pas été profondément imbue, pour l'amener à ces fables de superstition et de mort qui coûtaient tant de larmes à ma mère. Il s'égarait d'esprit avec moi, cet homme dont mon âme ne pouvait plus se passer. Mais vous voilà ! ... toujours penché sur la trace de vos fugitifs, Dieu des vengeances et source des miséricordes, qui nous ramenez à vous par des voies admirables... vous voilà ! et vous retirez cet homme de la vie ; à peine avons-nous fourni une année d'amitié, amitié qui m'était douce au-delà de tout ce que mes jours d'alors ont connu de douceur !

Quel homme pourrait énumérer, seul, les trésors de clémence dont, à lui seul, il a fait l'épreuve ? Que faites-vous alors, ô Dieu, et combien impénétrable est l'abîme de vos jugements ? Dévoré de fièvre, il gisait sans connaissance dans une sueur mortelle. On désespéra de lui, et il fut baptisé à son insu, sans que je m'en misse en peine, persuadé qu'un peu d'eau répandue sur son corps insensible ne saurait effacer de son âme les sentiments que je lui avais inspirés. Il en fut autrement ; il se trouva mieux, et en voie de salut. Et aussitôt que je pus lui parler (ce qui me fut possible aussitôt qu'il put parler lui-même, car je ne le quittais pas, tant nos deux existences étaient confondues), je voulus rire, pensant qu'il rirait avec moi de ce baptême qu'il avait reçu en absence d'esprit et de sentiment : il savait alors l'avoir reçu. Et il eut horreur de moi, comme d'un ennemi, et soudain, avec une admirable liberté, il me commanda, si je voulais demeurer son ami, de cesser ce langage. Surpris et troublé, je contins tous les mouvements de mon âme, attendant que sa convalescence me permît de l'entreprendre à mon gré. Mais il fut soustrait à ma folie, pour être réservé dans votre sein à ma consolation. Peu de jours après, en mon absence, la fièvre le reprend et il meurt.

9. La douleur de sa perte ennuagea mon cœur de ténèbres. Tout ce que je voyais n'était plus que mort. Et la patrie m'était un supplice, et la maison paternelle une désolation singulière. Tous les témoignages de mon commerce avec lui, sans lui, étaient pour moi un cruel martyre. Mes yeux le demandaient partout, et il m'était refusé. Et tout m'était odieux, parce que tout était vide de lui, et que rien ne pouvait plus me dire : Il vient, le voici ! comme pendant sa vie, quand il était absent. J'étais devenu un problème à moi-même, et j'interrogeais mon âme, « pourquoi elle était triste et me troublait ainsi » et elle n'imaginait rien à me répondre. Et si je lui disais : « Espère en Dieu ( Ps. XLI, 6 ) » elle me désobéissait avec justice, parce qu'il était meilleur et plus vrai, cet homme, deuil de mon cœur, que ce fantôme en qui je voulais espérer. Le seul pleurer m'était doux, et les larmes avaient pris la place de mon ami dans les délices de mon cœur.

10. Et maintenant, Seigneur, tout cela est passé, et le temps a soulagé ma blessure. Puis-je approcher de votre bouche l'oreille de mon cœur ? O vous, qui êtes la vérité, me direz-vous pourquoi les larmes sont douces aux malheureux ? — Mais peut-être, quoique présent partout, avez-vous rejeté loin de vous notre misère ? Et vous demeurez en vous-même, tandis que nous roulons dans l'instabilité. Et pourtant, si votre oreille ne s'inclinait à nos pleurs, que resterait-il de notre espérance ? D'où vient donc que l'on cueille à l'arbre amer de la vie ces fruits si doux de gémissements, de pleurs, de soupirs et de plaintes ? Qui leur donne cette saveur ? Est-ce l'espérance que vous nous entendiez ? Cela est vrai de la prière, mue du désir d'arriver jusqu'à vous. Mais quoi de semblable dans une telle affliction, dans cette funèbre douleur où j'étais enseveli ? Je n'espérais pas le voir revivre, mes pleurs ne demandaient pas ce retour ; je gémissais pour gémir, je pleurais pour pleurer. Car j'étais malheureux, j'avais perdu la joie de mon âme. Serait-ce donc qu'affadi de regrets, dans l'horreur où le plonge une perte chère, le cœur se réveille au goût amer des larmes ?

11. Eh ! pourquoi toutes ces paroles ? Ce n'est pas le temps de vous interroger, mais de se confesser à vous. J'étais malheureux, et malheureux le cœur enchaîné de l'amour des choses mortelles ! Leur perte le déchire, et il sent alors cette réalité de misère qui l'opprimait avant même qu'il les eût perdues. Voilà comme j'étais alors, et je pleurais amèrement, et je me reposais dans l'amertume. Ainsi j'étais malheureux, et cette malheureuse vie m'était encore plus chère que mon ami. Je l'eusse voulu changer, mais non la perdre plutôt que de l'avoir perdu, lui. Et je ne sais si j'eusse voulu me donner pour lui, comme on le dit, pure fiction peut-être, d'Oreste et de Pylade, jaloux de mourir l'un pour l'autre ou ensemble, parce que survivre était pour eux pire que la mort. Mais je ne sais quel sentiment bien différent s'élevait en moi, profond dégoût de vivre et crainte de mourir. Je crois que, plus je l'aimais, plus la mort qui me l'avait enlevé, m'apparaissait comme une ennemie cruelle, odieuse, terrible, prête à dévorer tous les hommes, puisqu'elle venait de l'engloutir. Ainsi j'étais alors ; oui, je m'en souviens.

O mon Dieu! voici mon cœur ; le voici ! voyez dedans tous mes souvenirs ; ô vous! mon espérance, qui me purifiez des souillures de telles affections, élevant mes yeux jusqu'à vous, et débarrassant mes pieds de ces entraves (*Ps. XXIV, 15*). Je m'étonnais de voir vivre les autres mortels, parce qu'il était mort, celui que j'avais aimé comme s'il n'eût jamais dû mourir ; et je m'étonnais encore davantage, lui mort, de vivre, moi, qui étais un autre lui-même. Il parle bien de son ami le poète qui l'appelle moitié de son âme (*Horac. Od. liv. II, ch. VI*). Oui, j'ai senti que son âme et la mienne n'avaient été qu'une âme en deux corps ; c'est pourquoi la vie m'était en horreur, je ne voulais plus vivre, réduit à la moitié de moi-même. Et peut-être ne craignais-je ainsi de mourir, que de peur d'ensevelir tout entier celui que j'avais tant aimé.

Qu'a ressenti Augustin à la mort de son ami ? Sous le regard de qui relit-il ce qu'il a vécu et ressenti ?

Perçoit-il, maintenant qu'il est chrétien, quelque chose d'excessif dans un tel attachement à une créature plutôt qu'au Créateur ?

Qui sont Oreste et Pylade, auxquels il fait allusion ?



## HISTOIRE

L'enseignement de l'histoire en classe préparatoire de lettres première année (hypokhâgne) a pour objectif de permettre aux étudiants d'acquérir les bases d'une culture générale historique solide. La construction d'une culture générale (qu'elle soit historique ou pas) est un processus extrêmement long, fruit d'une curiosité permanente, et qui résulte de la somme des livres et des magazines lus, des films ou des documentaires regardés, des émissions de radio écoutées, des musées, des lieux patrimoniaux ou des expositions visitées, etc. Un seul mot d'ordre, donc : **SOYEZ CURIEUX !**

Pour commencer à construire cette culture générale historique, trois conseils que vous pouvez commencer à mettre en œuvre dès cet été :

- 1) Lisez régulièrement le magazine *L'Histoire* (<https://www.lhistoire.fr/>) qui est le meilleur des magazines d'histoire destiné au grand public (cultivé). Agréable à lire du fait de sa mise en page aérée, de ses nombreuses illustrations, de ses encadrés chronologiques ou de ses cartes, ce magazine va contribuer, au fil des mois et des années, à développer vos connaissances en histoire, dans toutes les périodes, et sur des sujets très variés, en vous apportant des connaissances scientifiquement irréprochables, et en prise constante avec les derniers acquis de la recherche.
- 2) Écoutez régulièrement des **podcasts** d'émissions d'histoire ou consacrés à l'actualité des livres, de la recherche et des débats en histoire. Ainsi, grâce à votre téléphone portable, les écouteurs sur les oreilles, vous pourrez vous cultiver dans le train, dans le métro, lors des longs trajets en voiture... ou en faisant votre vaisselle ou le ménage ! Parmi l'offre disponible (pléthorique, mais de qualité inégale), deux références de très grande qualité :
  - L'émission *Le cours de l'histoire*, animée par Xavier Mauduit, sur France Culture (<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-cours-de-l-histoire>) : des centaines d'épisodes sont disponibles à l'écoute via le lien indiqué ou via l'appli Radio France que vous pouvez télécharger. Vous trouverez certainement une émission, ou une semaine thématique qui vous intéresse...
  - Le podcast *Paroles d'histoire* animé par André Loez (<http://parolesdhistoire.fr/>) consacré à l'actualité de l'histoire. En invitant des historiennes et des historiens, on y discute de livres récents ou classiques, d'historiographie et de méthodologie, de débats et de controverses, et de tous les usages possibles de l'histoire, des plus savants aux plus courants, à l'école, au musée, à la télévision ou au cinéma, sur internet.
- 3) Fréquentez les **musées**, les **expositions** et les **lieux patrimoniaux**. Poussez la porte des églises, levez la tête et les yeux quand vous marchez dans une ville, observez les paysages, les maisons anciennes et le petit patrimoine (abreuvoirs, lavoirs, fontaines, chapelles, calvaires, etc.) quand vous vous baladez dans la campagne ou en montagne. On n'apprend pas l'histoire seulement dans les livres, mais aussi avec ses pieds... à condition de bien ouvrir les yeux !

### TRAVAIL OBLIGATOIRE À EFFECTUER POUR LA RENTRÉE

L'année d'hypokhâgne sera consacrée à découvrir les différents champs de l'histoire (économique et social, politique, religieux et culturel) au travers de l'étude de trois grandes questions formatrices puisées dans au moins trois des quatre périodes historiques (ancienne,

médiévale, moderne et contemporaine). L'objectif de l'année est également de comprendre que le savoir historique n'est jamais figé, qu'il est le fait d'une construction progressive et que notre regard sur le passé évolue constamment en fonction de la recherche historique et des débats parfois vifs entre les historiens.

Pour vous aider à prendre conscience de tout cela et à commencer à réfléchir à ce qu'est le métier d'historien et à la manière dont on écrit l'histoire, je vous propose trois exercices à réaliser pendant les vacances et qui seront évalués lors du premier devoir surveillé qui aura lieu à la rentrée. Les **trois exercices** sont à réaliser dans l'ordre indiqué ci-dessous, car chacune des lectures est éclairée par la précédente.

### **EXERCICE 1**

Lire et fichier le Chapitre 14 intitulé « **Historiographie et écriture de l'histoire** » rédigé par Valérie Theis dans Reine-Marie Bérard, Bénédicte Girault et Catherine Rideau-Kikuchi (dir.), *Initiation aux études historiques*, Paris, Nouveau monde éditions, 2020, p. 253-267.

Cet excellent livre de référence, récent, disponible au format papier, a de plus l'avantage d'être accessible gratuitement en ligne au moyen du lien suivant :

<https://lib.isiaccess.com/process/reader/book.php?ean=9782380941210>

Le chapitre indiqué se situe aux pages 253-267 de la version papier, qui correspondent aux vues [259/458] à [273/458] de la version électronique. L'avantage de la version électronique est qu'elle permet d'accéder à des ressources complémentaires en ligne grâce aux nombreux liens hypertexte et qu'elle permet également de cliquer sur les illustrations pour les regarder plus en détail.

### **EXERCICE 2**

Réaliser une courte fiche biographique de Marc Bloch (1886-1944) à partir de sa notice biographique rédigée par Hélène Chaubin dans ce dictionnaire de référence disponible en ligne : <https://maitron.fr/spip.php?article179604>

### **EXERCICE 3**

Faire une lecture cursive et intégrale (y compris la préface de Jacques Le Goff) de l'ouvrage de Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Paris, Dunod, coll. « Dunod Poche », 2024 [1<sup>ère</sup> éd. 1949], 264 p., 9,90 €.

Lisez attentivement le livre, en prenant juste quelques notes pour résumer à très grands traits le contenu des chapitres et relever au passage quelques citations qui vous ont paru intéressantes sur l'histoire et le métier d'historien.

Il est plus pratique de lire ce livre au format papier. Maintes fois réédité, il est possible de le trouver en bibliothèque ou de l'acheter d'occasion. Néanmoins, si vous préférez le lire sur écran, il est disponible au téléchargement, légalement et gratuitement, sous différents formats, sur le site québécois "Les classiques des sciences sociales" à l'adresse suivante :

[http://classiques.uqac.ca/classiques/bloch\\_marc/apologie\\_histoire/apologie\\_histoire.html](http://classiques.uqac.ca/classiques/bloch_marc/apologie_histoire/apologie_histoire.html)

Bonnes lectures, passez un bel été, et au plaisir de faire votre connaissance en septembre !

Olivier Jandot, professeur d'histoire en hypokhâgne AL

[olivier.jandot@ndpaixlille.fr](mailto:olivier.jandot@ndpaixlille.fr)

# Indications bibliographiques et lectures d'été

## Géographie - Mme Surmont

### HKI (AL)

L'année d'hypokhâgne doit être mise à profit pour vous familiariser avec cette discipline « nouvelle » qu'est la géographie universitaire. La première partie de l'année sera consacrée à la France.

Aucune évaluation n'est prévue à la rentrée, mais vous pouvez dès à présent commencer à lire des ouvrages qui seront ensuite utilisés durant l'année.

**1/ Ouvrage à vous procurer et à fichier** pour réviser votre géographie de la France durant l'été : Florence Smits et Stéphanie Beucher, *La France : Atlas géographique et géopolitique*, 2022, Autrement. ISBN : 9782080289445

### 2/ Recommandations de podcasts à écouter sans retenue :

- France Culture, « Géographie à la carte » : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/geographie-a-la-carte>
- Notamment sur l'histoire de la géographie : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/nos-geographies/la-geographie-toute-une-histoire-8889121>

### 3/ Ressources à découvrir et à consulter :

- *Géoconfluences* : <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/>
- Dictionnaire en ligne de géographie : *Hypergé* <https://hypergeo.eu/>
- Revue de géographie européenne : *Cybergéo* <https://journals.openedition.org/cybergeo/>
- Géographie critique et géographie radicale : *Justice spatiale* <http://www.jssj.org/> et *Acme* (en plusieurs langues) <https://acme-journal.org/index.php/acme>
- Urbanisme / aménagement : *Métropolitiques* <https://metropolitiques.eu/>

### 4/ En complément, vous pouvez consulter, si vous le souhaitez, les ouvrages suivants :

- A. Ciattoni, S. Beucher et M. Reghezza, *La géographie : pourquoi ? Comment ?*, 2017, Hatier.
- C. Ruggieri, *La France : géographie des territoires*, 2021, Ellipses.
- J. Dunlop, *Les 100 mots de la géographie*, 2019, Que sais-je.

## Indications bibliographiques – Géographie

### HK BL

L'objectif de l'année d'hypokhâgne est triple : il s'agit d'une part de découvrir le raisonnement, les outils et les concepts de la géographie universitaire, d'autre part de consolider vos connaissances géographiques sur la France (et le monde) pour anticiper l'étude approfondie d'un thème en deuxième année. Enfin, la première année de CPGE permet la découverte du commentaire de carte topographique, une épreuve spécifique aux concours des ENS et de l'enseignement.

Pour ces raisons, aucune évaluation n'est prévue à la rentrée, mais quelques lectures sont vivement conseillées, à savoir :

- *Toute la géographie du monde*, G. Bigot et J-C Barreau, Fayard, 2007
- « Le sud existe-t-il ? », *Le Monde diplomatique*, Manière de voir, juin-juillet 2024

Par ailleurs, plusieurs manuels seront fréquemment utilisés l'an prochain. Vous pouvez commencer à vous procurer les ouvrages, neufs ou d'occasion, pour la rentrée :

- *La géographie : pourquoi ? Comment ?*, A. Ciattoni, S. Beucher et M. Reghezza, Hatier, 2017
- *La France : géographie des territoires*, C. Ruggieri, Ellipses, 2021
- *La France : atlas géographique et géopolitique*, S. Beucher et F. Smits (dir.), Autrement, 2022
- *Les 100 mots de la géographie*, J. Dunlop, Que sais-je, 2019
- *Le commentaire de carte topographique*, C. Loizzo et C. Tiano, Armand Colin, 2017

### HK AL – cours d'option

En plus des enseignements prodigués en tronc commun, le cours de spécialité proposera une initiation au commentaire de carte topographique, qui constitue une épreuve spécifique aux concours des ENS et de l'enseignement. Il s'agira donc d'acquérir une méthode solide de lecture et d'analyse de la carte, tout en approfondissant les connaissances générales sur la France.

En plus des ouvrages à vous procurer pour le cours de tronc commun, il vous sera donc demandé de travailler sur le manuel suivant, que vous pouvez dès à présent acheter, neuf ou d'occasion :

- *Le commentaire de carte topographique*, C. Loizzo et C. Tiano, Armand Colin, 2017

## ANGLAIS

Madame, Monsieur,

Je vous félicite, tout d'abord, d'avoir choisi de poursuivre vos études en classes préparatoires, et je me réjouis tout particulièrement que vous ayez fait le choix des classes préparatoires littéraires, filière d'excellence et d'ouverture aux autres cultures et modes de pensée. Vos années en classes préparatoires vont être à la fois une période très courte et un moment paradoxalement extrêmement riche et intense, intellectuellement.

### L'anglais en hypokhâgne

L'approche des langues vivantes qui vous sera proposée en classes préparatoires est différente de celle que vous avez connue dans l'enseignement secondaire. Au lycée, vos professeurs vous ont encouragés à développer une aisance dans les 5 activités langagières — réception production et médiation — à l'écrit comme à l'oral, dans une démarche actionnelle sur les axes d'étude au programme.

La pratique des activités langagières demeure essentielle en hypokhâgne — nous viserons, dans cette optique, les niveaux C1 et C1+ du CECRL — mais l'anglais sera aussi travaillé (en classes préparatoires comme à l'université) par le biais de versions et de thèmes, exercices rigoureux et exigeants s'il en est, qui nécessitent une grande précision dans les connaissances linguistiques et civilisationnelles de l'anglais et une bonne maîtrise du français.

Les savoirs disciplinaires – la littérature et la civilisation des pays anglophones, la traduction, la grammaire et la phonologie de l'anglais – formeront donc la base de notre réflexion et de notre travail. Mais sera également sollicitée votre capacité à raisonner, à analyser et à problématiser, car cet enseignement a pour finalité de vous amener à **réfléchir de façon organisée et informée sur les textes et sur le monde**, en vous sensibilisant aux spécificités de la littérature des pays anglophones.

Dans l'objectif de vous préparer efficacement aux épreuves de l'ENS, et de permettre l'épanouissement puis la consolidation de vos capacités, vous serez régulièrement évalués. Ces bilans personnels permettront de mesurer les acquis certes mais aussi de repérer les besoins et les points de vigilance spécifiques à chacun, afin de vous apporter une aide ciblée.

Voici donc quelques lectures d'été afin de préparer efficacement votre entrée en hypokhâgne :

### Programme de l'année d'hypokhâgne A/L

- Littératures anglaise et américaine.
- Civilisation des pays anglophones : Royaume-Uni et États-Unis.
- Traduction : thème et version.
- Langue anglaise : grammaire et phonologie.
- Compréhension de l'oral et de l'écrit.
- Pratique de la langue orale et écrite.



### Œuvre complète à lire pour la rentrée de septembre (Edition indifférente).

- ***The Other Boleyn Girl*** by Philippa GREGORY, 2001. Edition: Harper Collins 2017  
ISBN-13: 978-0006514008 ou Edition Kindle. ASIN: B005Z4SMFG.



### 3 Ouvrages de référence à se procurer pour la rentrée de septembre dans les éditions demandées.

Nous vous préconisons d'acheter les éditions recommandées pour les manuels de référence et non des éditions plus anciennes pour que nous ayons tous accès aux mêmes mises à jour.

- ***English grammar in Use, Book with Answers:*** A Self-study Reference and Practice Book for Intermediate Learners of English, Broché – 5th Edition 24 Janvier 2019, Raymond Murphy, Cambridge, ISBN: 978-1108457651.
- ***Le Vocabulaire de l'anglais,*** Annie SUSSEL, Corinne DENIS, Agathe MAJOU, Paris, Hachette Supérieur, 2016. ISBN : 978-2-01-400462-5.
- ***A Cultural Guide, Précis culturel des pays du monde anglophone*** Françoise Grellet, Nathan, 5° Edition actualisée, 4 Mai 2023. ISBN : 978 2 095025373.



### Ouvrages de référence à se procurer pour la rentrée de septembre si vous ne les possédez pas. (Edition indifférente)

- Un dictionnaire unilingue, obligatoirement le : ***Concise Oxford English Dictionary.***
- ***Bescherelle, La conjugaison pour tous,*** Hatier Juillet 2012 ISBN: 978 221895198-5
- Un dictionnaire bilingue, de préférence le : ***Robert & Collins SENIOR.***



### Travail à effectuer pendant l'été.

1/ Revoir et bien maîtriser grammaire et lexique étudiés en 1ère et Terminale

2/ Lire avec précision l'œuvre demandée, n'hésitez pas à prendre des notes pendant vos lectures : personnages, chronologie des événements, arguments développés et...

3/ Lire régulièrement la presse anglophone en ligne ou, mieux encore, en version papier (il est souvent possible d'acheter la presse étrangère dans les gares ou dans les grandes librairies). Vous pouvez acheter un magazine VOCABLE en Anglais, le lire et le travailler pendant l'été.

GB :

- *The Guardian*, libéral. Le journal propose ses articles en accès totalement libre.
- *The Independent*, au centre. Il n'existe plus qu'en version électronique depuis 2016.
- *The Times*, centre-droite, conservateur.
- *The Financial Times*, libéral économique.
- *The Economist*, magazine hebdomadaire qui étudie les questions d'ordre économique et social de l'actualité anglo-saxonne et internationale. Il est reconnu à l'échelle mondiale et défend une vision libérale, en économie, en politique et sur des questions de société.
- *The New Statesman*, magazine hebdomadaire d'une sensibilité de gauche.

USA :

- *The Washington Post*, quotidien centriste.
- *The New York Times*, journal de référence pour les démocrates et républicains modérés.
- *The International New York Times*, avant 2013 *The International Herald Tribune*, le quotidien mondial par excellence.
- *The Wall Street Journal*, quotidien conservateur.
- *USA Today*, quotidien à couverture nationale.
- *Time Magazine*, magazine conservateur.
- *US News and World Report*, journal conservateur (publication en ligne).
- *Bloomberg Businessweek*, magazine hebdomadaire centriste, libéral sur le plan économique.
- *The Atlantic*, magazine de tendance démocrate.

4/ **Écouter** régulièrement la BBC (bbc.co.uk) ou les podcasts (BBC Podcasts) ainsi que la radio publique américaine, NPR (npr.org).

5/ De manière générale, **vous exposer tous les jours à la langue anglaise** (y compris à travers le cinéma ou les séries, à regarder en V.O. avec des sous-titres **en anglais**).

## **Bibliographie complémentaire (à consulter éventuellement en plus en bibliothèque)**

### LITTÉRATURE

*Anthologie des Littératures Anglophones*, F. Grellet, Hachette, Août 2015. ISBN : 978 2012709119.

*Histoire de la littérature anglaise*, ANGEL-PEREZ, Élisabeth, Hachette Supérieur, coll. « Les Fondamentaux », 2000 ; rééd. 2013.

*A Literary Guide*, GRELLET, Françoise, Paris, Éditions Nathan, 2016.

*A Handbook of Literary terms: introduction au vocabulaire littéraire anglais*, Françoise Grellet, Hachette Supérieur, 2013.

*Histoire de la littérature américaine*, LAGAYETTE, Pierre, Paris, Hachette Supérieur, coll. « Les Fondamentaux », 2001 ; rééd. 2011.

*The Art of Fiction* [1992], LODGE, David, London, Vintage, 2011.

### CIVILISATION

*Civilisation des États-Unis*, Marie-Christine PAUWELS, Hachette Supérieur, 8e édition, 2021.

*Civilisation Britannique*, Pierre LURBE, Peter JOHN et Guillaume CLÉMENT, Hachette Supérieur, 10e édition, 2020.

*A Very Short Introduction to American History*, BOYER, Paul S., Oxford University Press, 2012.

*Les grandes dates de l'histoire américaine*, LAGAYETTE, Pierre, Paris, Hachette Supérieur, 2015.

*Les grandes dates de l'histoire britannique*, MIOCHE, Antoine, Paris, Hachette Supérieur, 2017.

*Civilisation britannique/British Civilization*, PICKARD, Sarah, Paris, Pocket, 2018.

Je vous souhaite, à toutes et à tous, de passer un très bel été, reposant et enrichissant !

Mme PALETTE.

**ESPAGNOL HKI 2024-2025**  
**Conseils et orientations de lectures pour la rentrée**

A) Ouvrages d'études à se procurer obligatoirement :

➤ **Pour les révisions grammaticales :**

- MARIANI, Claude, VASSIVIERE Daniel, *Pratique de l'espagnol de A à Z*, Paris, Hatier.

➤ **Pour les révisions lexicales :**

- FREYSSELINARD, Eric, *Le mot et l'idée 2*, Ophrys, 2023.

➤ **Dictionnaire(s)**

- Un dictionnaire **bilingue** (édition indifférente).
- Par ailleurs, les étudiants et étudiantes qui envisagent de choisir l'espagnol en LVA (première langue), devront faire l'acquisition d'un dictionnaire **unilingue** : CLAVE, *Diccionario de uso del español actual*. Madrid, Ediciones SM, 2006.

B) Quelques ouvrages de référence (recommandés) et orientations de lecture : toute lecture en langue espagnole vous sera profitable. Commencez par lire des œuvres dont le thème ou le genre vous intéressent. Vous pouvez opter également pour des éditions bilingues. Voici quelques ouvrages à titre indicatif :

➤ **En littérature espagnole et latino-américaine :**

- Romans : *Crónica de una muerte anunciada* de Gabriel García Márquez, *Nada* de Carmen Laforet...
- Poésie : *Veinte poemas de amor y una canción desesperada* de Pablo Neruda...
- Théâtre : *La Maison de Bernarda Alba/La casa de Bernarda Alba*, de Federico García Lorca, Folio bilingue.
- Contes et nouvelles : *Cuentos fantásticos de América*, *Cuentos selectos*, *Cuentos del mundo hispánico*; ed. Le livre de Poche, collection « Lire en espagnol »

➤ **En civilisation et histoire du monde hispanique :**

- Précis de civilisation : *Précis de la civilisation espagnole et ibéro-américaine du XXe siècle à nos jours avec cartes mentales* de Carole Poux et de Claire Anzemberger.
- Romans graphiques : *La guerra civil española* ou *La muerte de Guernica* de Paul Preston adaptation de José Pablo García.

C) Devoirs de vacances :

La grammaire, les conjugaisons (tous les temps et modes) et les connaissances sur l'actualité de l'été dans le monde hispanique **seront évaluées en début d'année scolaire**. Pour se préparer efficacement, voici deux conseils :

***Priorité n° 1 : Se remettre à niveau en langue espagnole***

→ **À l'écrit** : travailler très régulièrement l'espagnol pendant les vacances. Revoir les conjugaisons, le vocabulaire et commencer à faire des fiches de grammaire grâce au manuel (*Pratique de l'espagnol de A à Z*). Prenez le temps de lire en espagnol, consultez des extraits d'ouvrages sur Internet...

→ **À l'oral** : faire un séjour en Espagne (si vous en avez l'opportunité), regarder des films et séries en V.O., écouter la radio, des podcasts, de la musique...

***Priorité n° 2 : Suivre l'actualité du monde hispanique en consultant la presse***

→ Vous pouvez télécharger les applications ou consulter les sites Internet des principaux journaux espagnols (*El País*, *El Mundo*, *ABC*, *La Vanguardia*...) et de la chaîne de télévision RTVE (<http://www.rtve.es/noticias/>) ainsi que le site du LANIC (Latin American Network Information Center) de l'Université d'Austin (<http://lanic.utexas.edu/indexesp.html>)

*¡Felices vacaciones!*

Vincent MAY



## ALLEMAND – HKI 2024/2025

Conseils et orientations bibliographiques pour la préparation de l'année d'hypokhâgne

### 1. Ouvrages obligatoires (à acquérir avant la rentrée)

- **Un dictionnaire (pour les LVA)** : Il est indispensable que vous possédiez dès la rentrée les ouvrages suivants : un "gros" dictionnaire bilingue (env. 1500 pages) dans le style du Harrap's Universal, éd. 2012, du PONS Wörterbuch Studienausgabe Französisch, à partir de l'éd. 2009, ou du grand Hachette & Langenscheidt. Les étudiants qui ont choisi l'allemand LVA (première langue) devront en outre impérativement faire l'acquisition d'un dictionnaire unilingue : Duden – Deutsches Universal Wörterbuch, à partir de l'éd. 7, indispensable pour l'entraînement à la version mais qu'ils pourront surtout utiliser lors de la rédaction des devoirs et pour l'épreuve du concours de l'ENS Lyon en fin de khâgne. C'est le seul dictionnaire autorisé pour l'épreuve de langues des ENS.
- **Recueil de vocabulaire (LVA/LVB)** : ROUBY & SCHARFEN, VOX allemand, vocabulaire incontournable des examens et concours, 2<sup>e</sup> édition, Ellipses, 2018. Veillez bien à vous procurer la 2<sup>e</sup> édition actualisée en 2018 et non la 1<sup>ère</sup>.
- **Une grammaire (LVA/LVB)** : R. BUNK, La grammaire allemande par les exercices. Editions Spratbrow. Cet ouvrage vous servira tout au long de l'année.
- **Un ouvrage de civilisation bilingue (LVA/LVB)** : FÉREC / FERRET, Dossiers de civilisation allemande, 5<sup>e</sup> éd. (2018), ellipses.

### 2. Devoirs de vacances (LVA/LVB) :

Réviser les notions de base en grammaire. **A la rentrée, un premier test de grammaire portera sur les nombres, la déclinaison des articles, le pluriel des noms, les pronoms personnels, les possessifs, les interrogatifs, la conjugaison des verbes au présent, l'impératif, le passé composé et la position du verbe.**

**Pendant les grandes vacances**, vous auriez naturellement intérêt à rester en contact avec l'allemand pour mieux démarrer en CPGE, en regardant / en écoutant :

- les informations en allemand : <https://www.tagesschau.de/100sekunden/> (version courte) ou <http://www.tagesschau.de>.

- des documentaires : <https://www.ardaudiothek.de/>

- des émissions en version allemande sur arte : <https://www.arte.tv/>

*Je vous souhaite de bonnes vacances ! Au plaisir de vous rencontrer à la rentrée et de préparer ensemble les concours d'entrée aux Grandes Ecoles!*

Stephanie HASSELKUS (stehasw@yahoo.fr)